

Gide

Les

faux-monnayeurs



- Et... le sujet du roman ?
- Il n'y en a pas...

Mathilde
Pennès

Texte pas intégral

Cette bande dessinée a été réalisée dans le cadre d'un projet lancé par notre professeur de littérature, monsieur Huard, lié au programme de Terminale L 2016/2017. Chaque élève devait réaliser une œuvre littéraire ou artistique en rapport avec les *Faux-Monnayeurs* et le *Journal des Faux-Monnayeurs*, écrits par André Gide. Cette bande dessinée est ainsi le fruit d'un travail de réécriture de l'œuvre originale, adaptée en 55 planches dessinées. Le texte a été adapté et l'apparence des personnages aussi.

Travailler sur ce projet m'a beaucoup plu, mais le travail était long et minutieux, je m'excuse d'avance pour les touches d'humour nécessaires ajoutées pour alléger cette histoire si touffue!

Je voudrais remercier Elisa Silva Bianchi pour son travail de lettrage sur le *Journal des Faux-Monnayeurs*; ainsi que monsieur Huard, sans qui le projet n'aurait pas vu le jour...

'Tant pis pour les lecteurs paresseux : j'en veux d'autres.'

17 juin 1919 : J'hésite depuis deux jours si je ne ferais pas Lafcadio raconter son roman. Ce serait un récit d'événements qu'il découvrirait peu à peu et auxquels il prendrait part en curieux, en oisif et en perversisseur. Si touffu que je souhaite ce livre, je ne puis songer à tout y faire entrer. Et c'est pourtant ce désir qui m'embarrasse encore. Je suis comme un musicien qui cherche à juxtaposer et imbriquer, à la manière de César Franck, un motif d'andante et un motif l'allegro. Je crois qu'il y a matière à deux livres et je commence ce carnet pour tâcher d'en démêler les éléments de tonalité trop différente. [Réfléchis sur l'histoire de deux sœurs]. J'inscris sur une feuille à part les premiers et informes linéaments de l'intrigue (d'une des intrigues possibles). Les personnages demeurent inexistantes aussi longtemps qu'ils ne sont pas baptisés.



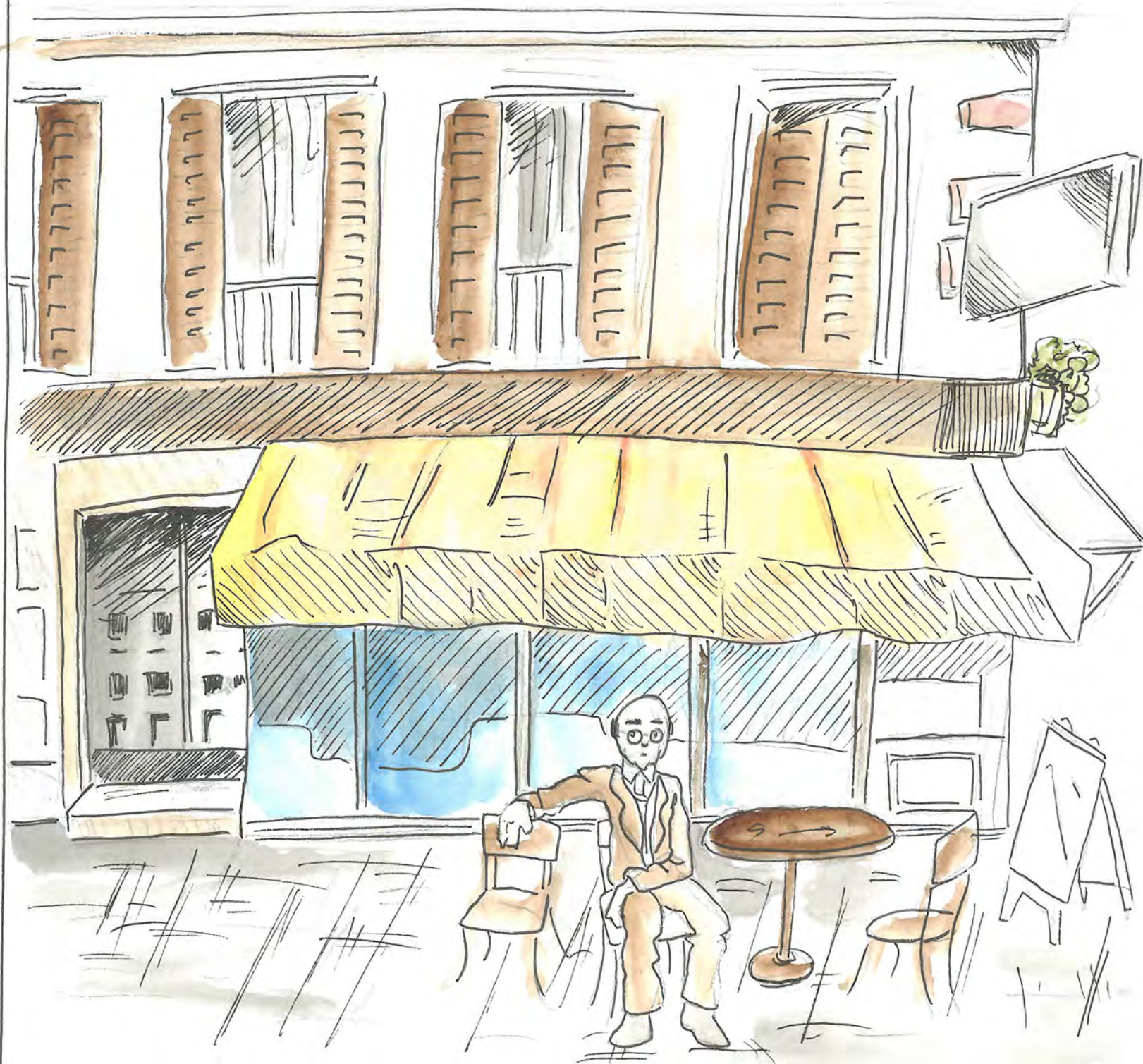
19 juin: Il n'est sans doute pas adroit de situer l'action de ce livre avant la guerre, et d'y faire entrer des préoccupations historiques; je ne puis tout à la fois être rétrospectif et actuel. Je veux qu'en tout temps l'on puisse dire :d'aujourd'hui



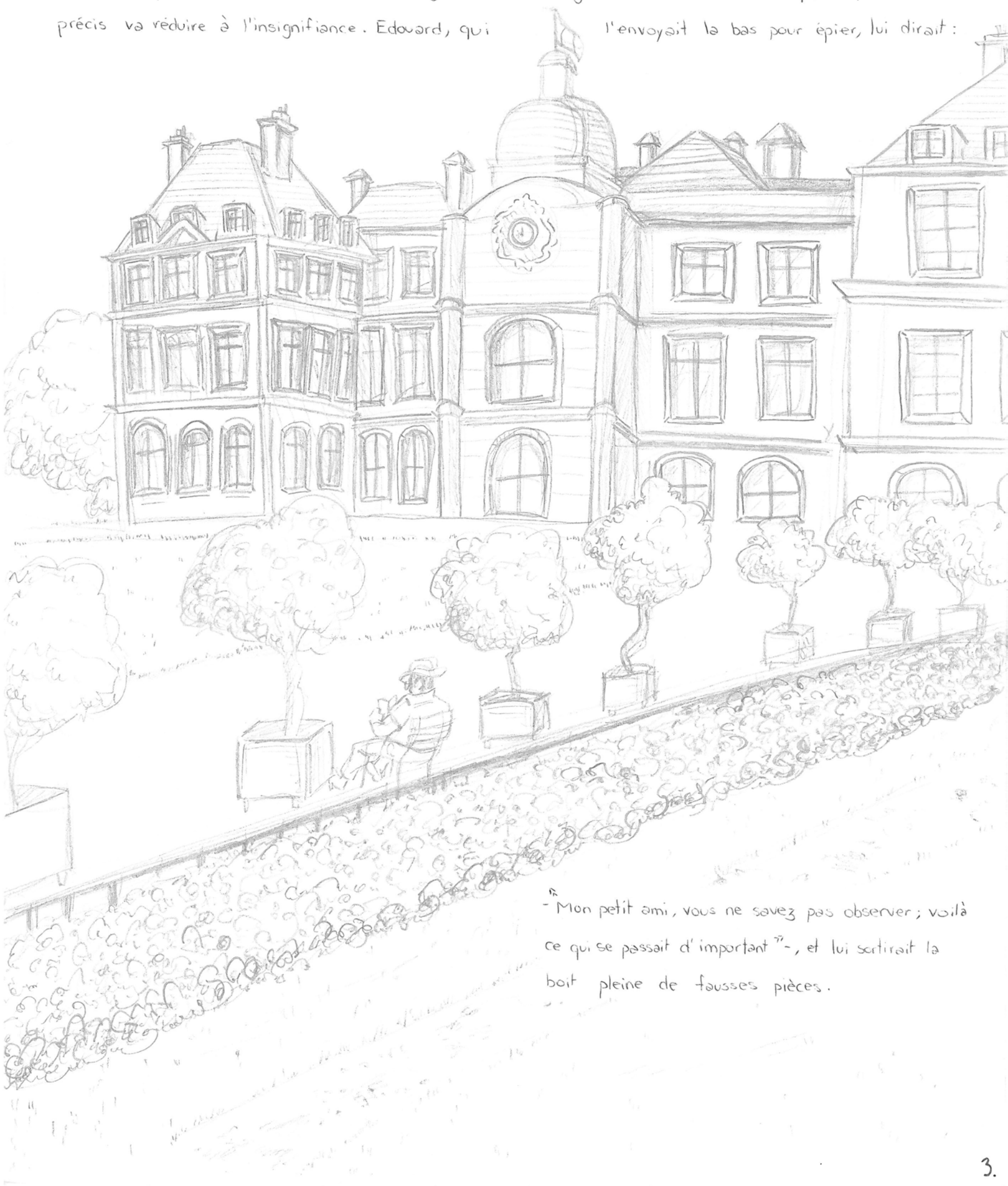
20 juin : Journée de torpeur abominable, comme, hélas, je crois que je n'en ai connu de semblables qu'ici.

"I say that man was made to grow, not stop ;
That help, he needed once, and needs no more
Having grown but an inch by, is withdrawn,
For he hath new need, and new helps to these"
Que je copie pour l'usage de Lafcadio.

6 juillet 1919 : Travail coupé par l'arrivée de Copeau à Curville, retour d'Amérique et que je vais chercher au Havre. Je lui ai lu le début encore incertain du livre ; pris conscience assez nette du parti que je pouvais et devais tirer de cette forme nouvelle. Cette conversation d'ordre générale sur quoi je souhaiterais ouvrir le livre, je crois que je peux trouver mieux qu'un café pour lui servir de décor. La banalité même du lieu m'a tenté. Mais mieux vaut ne recourir à aucun décor indifférent à l'action. Tout ce qui ne peut servir alourdit.



Et ce matin, je me demande pourquoi pas le jardin du Luxembourg, et précisément ce lieu du jardin où se fait le trafic des fausses pièces d'or, derrière le dos de Lafcadio, et sans qu'il s'en doute, et tandis qu'il écoute cette conversation générale, et si grave, mais du même coup, le petit fait précis va réduire à l'insignifiance. Edouard, qui l'envoyait la bas pour épier, lui dirait :



- "Mon petit ami, vous ne savez pas observer ; voilà ce qui se passait d'important" -, et lui sortirait la boîte pleine de fausses pièces.



11 juillet: Furieux contre moi-même de laisser tant de temps s'écouler sans profit pour le livre. En vain tentais-je de me persuader qu'il mûrit. J'attends trop de l'inspiration; elle doit être le résultat de recherche; et je consens que la solution d'un problème apparaisse dans une illumination subite; mais ce n'est qu'après qu'on l'a longuement étudié.

16 juillet: J'ai ressorti ce matin les quelques découpages de journaux ayant trait à l'affaire des faux-monnayeurs. Je regrette de n'en avoir conservé d'avantage. Elles sont du journal de Rouen (Sept. 1906). Il s'agit de rattacher cela à l'affaire des faux-monnayeurs anarchistes du 7 et 8 août 1907, et à la sinistre histoire des suicides d'écoliers de Clermont-Ferrand (5 juin 1909). Fondre cela en une seule et même intrigue.



26 juillet: La grande question à étudier d'abord est celle-ci:

puis-je représenter toute l'action de mon livre
en fonction de Lafcadio? Je ne crois pas.

28 juillet: La journée d'hier, je l'ai passé à me
convaincre que je ne pouvais faire tout passer
à travers Lafcadio, mais je voudrais trouver

des truchements successifs: par exemple

ces notes de Lafcadio occuperaient le

premier livre; le second livre pourrait être le carnet d'Edouard; le troisième, un dossier d'avocat,

etc... Je tâche à enrouler les fils divers de l'intrigue et la complexité de mes pensées autour de
ces petites bobines vivantes que sont chacun de mes personnages.



5 août: Pourquoi, dès l'instant que j'accepte qu'il ne soit assimilable à rien d'autre, pourquoi tant
chercher une motivation, une suite, le groupement autour d'une intrigue centrale? Ne puis-je
trouver le moyen, avec la forme que j'adopte, de faire indirectement la critique de tout
cela? Il y aura des personnages inutiles, des gestes inefficaces, des propos inopérants, des
gestes inefficaces, des propos inopérants, et l'action ne s'engagerait pas.

9 septembre: Un mois sans rien écrire dans
ce carnet. Aération. Tous vœux mieux que le
parfum livresque.

Livre I. - "Les Subtiles."

Livre II - "Le vin neuf et les vieux vaisseaux."

Livre III. - "Le dépositaire infidèle."



Cuverville, 1 janvier 1921 : J'en tiens pour le paradoxe de Wild : la nature imite l'art ; et la règle de l'artiste doit être, non point de s'entendre aux propositions de la nature, mais de ne lui proposer rien qu'elle ne puisse, qu'elle ne doive bientôt imiter.

2 janvier : Il me faut, pour écrire bien ce livre, me persuader que c'est le seul roman et dernier livre que j'écrirai. J'y veux tout verser sans réserve. Si la "Cristallisation" dont parle Stendhal est subite, c'est le lent travail contraire de *décristallisation*, le pathétique ; à étudier.

13 janvier : Il faut que ce carnet devienne en quelque sorte le "cahier d'Edouard". Par ailleurs, j'inscris sur les fiches ce qui peut servir : menus matériaux, répliques, fragments de dialogues, et surtout ce qui peut m'aider à dessiner personnages. J'en voudrais un (le diable) qui circulerait incognito à travers tout le livre et dont la réalité s'affirmerait d'autant plus qu'on croiserait moins en lui. C'est là le propre du diable dont le motif d'introduction est : "Pourquoi me craindrais-tu ? Tu sais bien que je n'existe pas".

3 mai : Hier, avant de me rendre chez Charles du Bos, qui ne m'attendait qu'à 1h30, et sorti de chez Dent avant midi - comme je m'attardais devant la devanture des bouquinistes, j'ai surpris un gosse en train de subtiliser un livre. Il profita d'un instant où le bouquiniste, ou du moins le surveillant préposé à l'étalage, ayant le dos tourné ; mais ce n'est qu'après avoir fourré le livre dans sa poche qu'il s'avisait de mon regard et compris que je le surveillais [...]

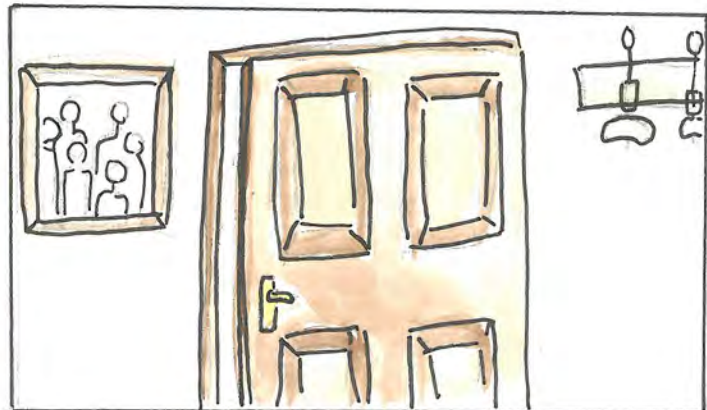


Cuverville 7 décembre : Depuis treize jours que je suis ici, j'ai écrit les trente premières pages de mon livre sans difficulté, presque aucune.

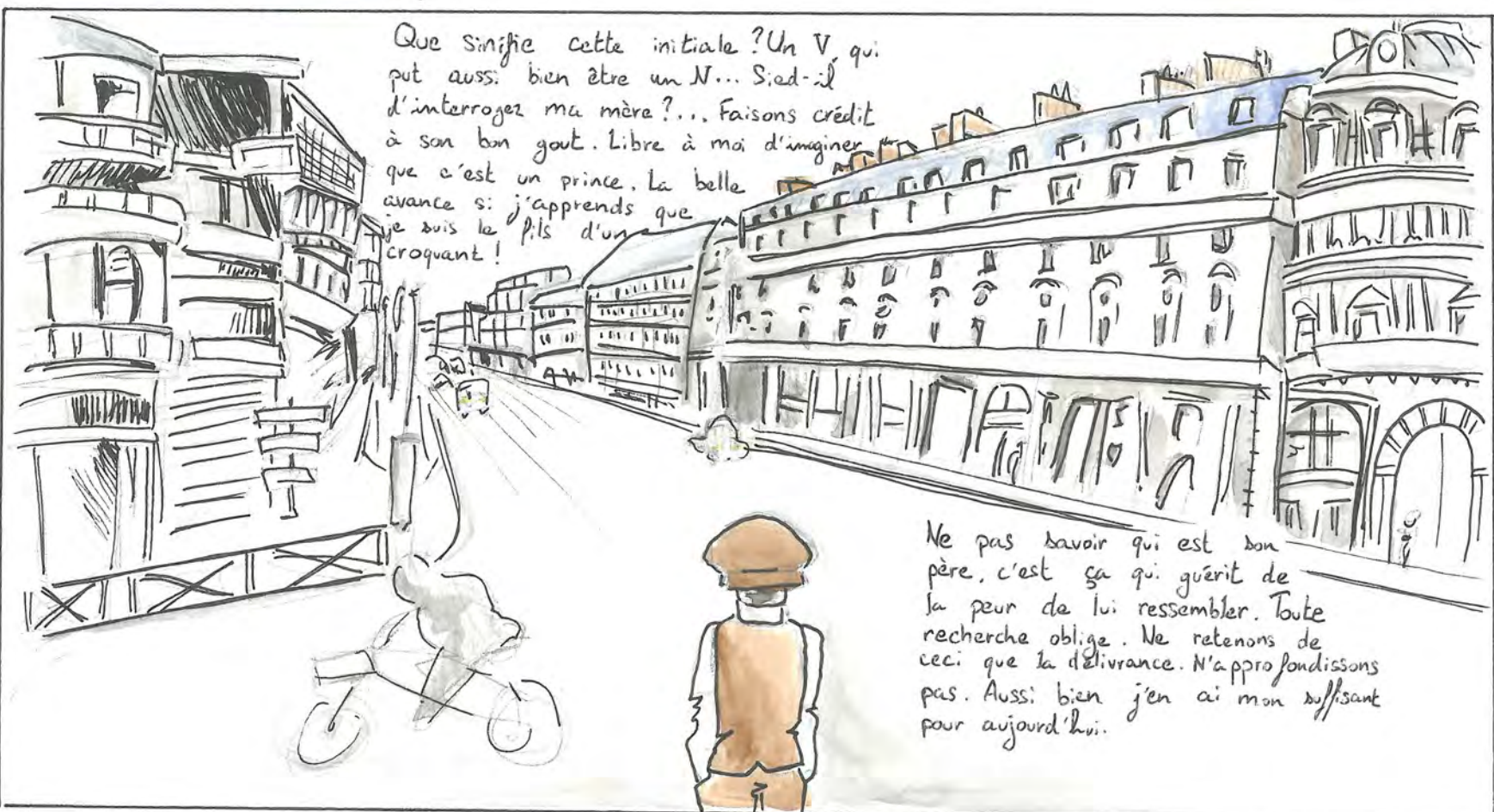




Il faut que Monsieur le juge, en rentrant, trouve sur son bureau la belle lettre où je m'en vais lui signaler mon départ

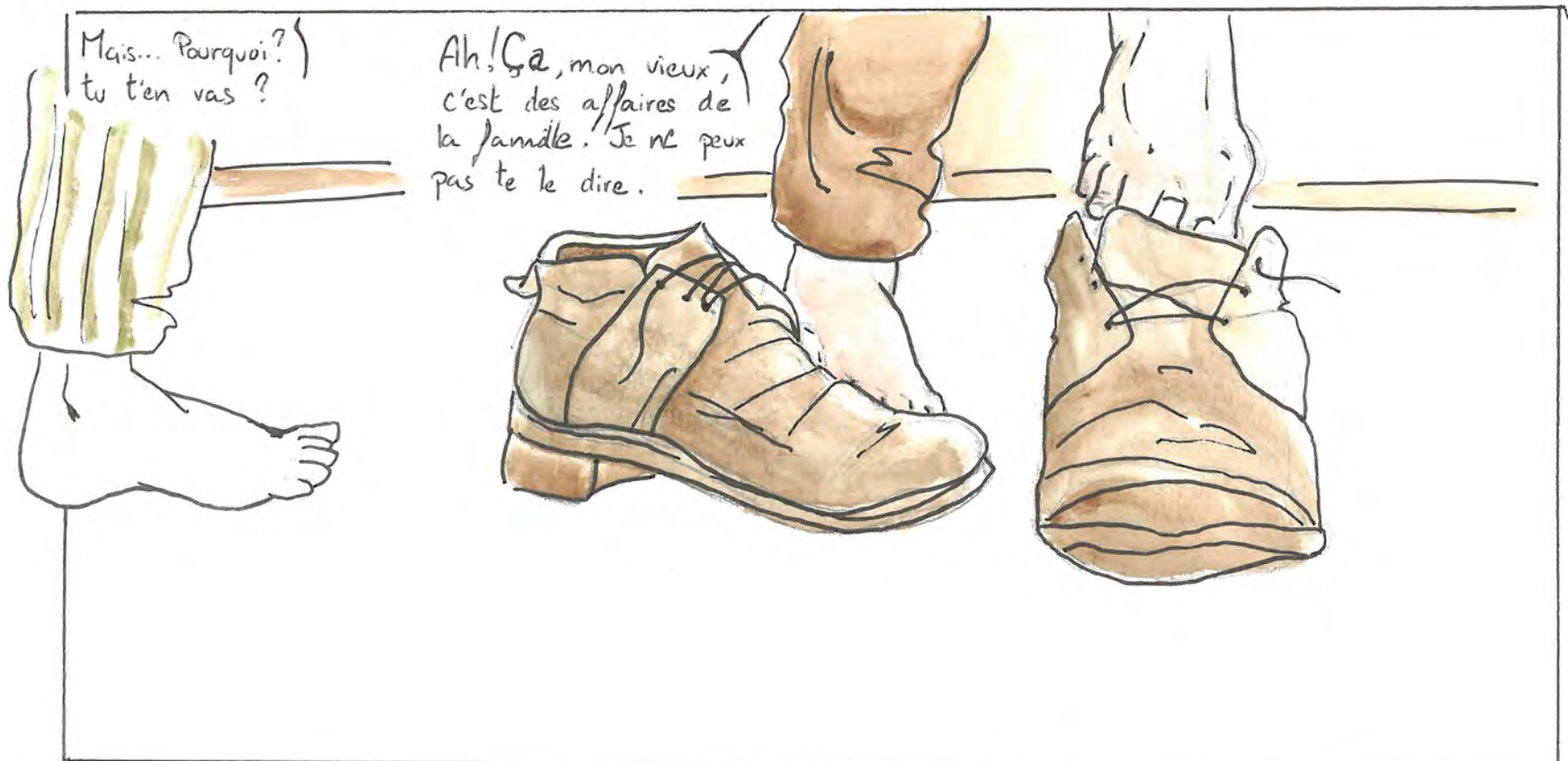


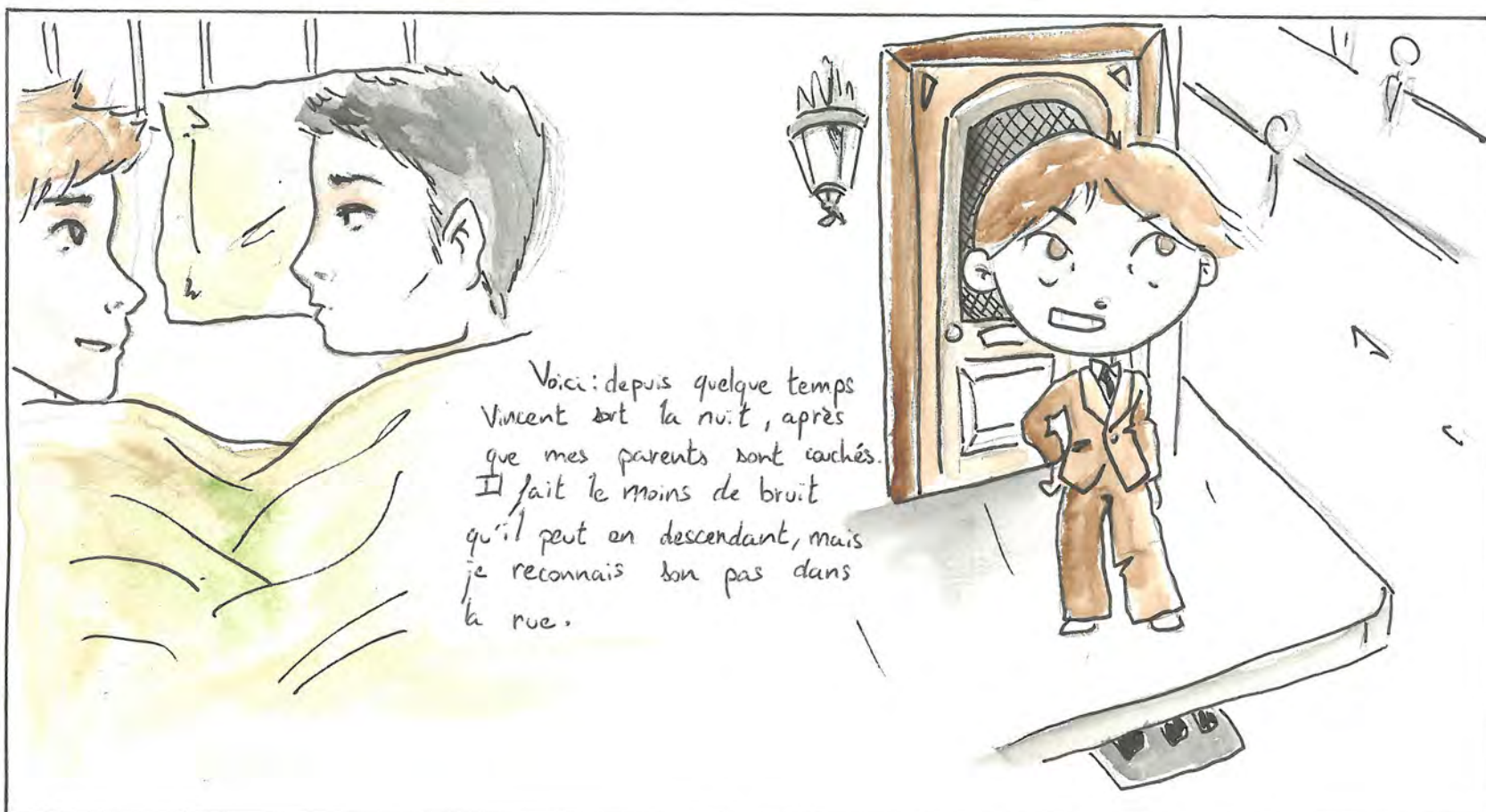
Oui, la date était péremptoire. Pas moyen de douter : c'est bien de lui, Bernard Profitendieu, qu'il s'agissait. La lettre, du même format que les douze autres du paquet, était adressée à sa mère ; une lettre d'amour vieille de dix-sept ans ; non signée.



Que signifie cette initiale ? Un V, qui put aussi bien être un N... Sied-il d'interroger ma mère ?... Faisons crédit à son bon goût. Libre à moi d'imaginer que c'est un prince. La belle avance si j'apprends que je suis le fils d'un croquant !

Ne pas savoir qui est son père, c'est ça qui guérit de la peur de lui ressembler. Toute recherche oblige. Ne retenons de ceci que la délivrance. N'approfondissons pas. Aussi bien j'en ai mon suffisant pour aujourd'hui.

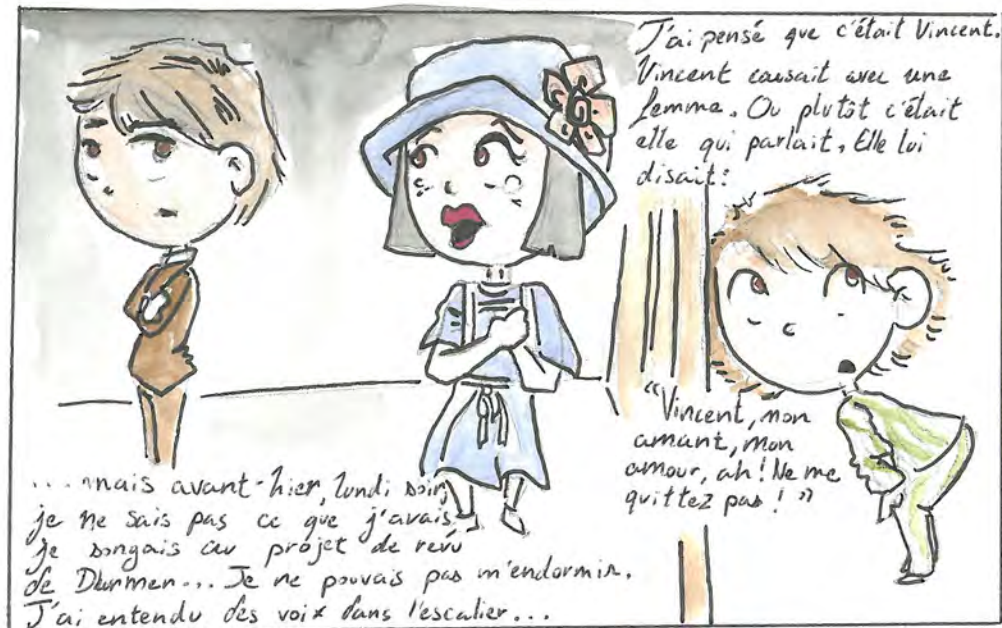






Je me suis penché, et quand il est passé près du réverbère, j'ai reconnu Vincent. Il était minuit passé. C'était la première fois. Je veux dire : la première fois que je le remarquais. Mais, depuis que je suis averti, je surveille - Oh ! sans le vouloir... Et presque chaque nuit je l'entends sortir. Il a sa clef et mes parents lui ont arrangé notre ancienne chambre, à George et à moi, en cabinet de consultation, pour quand il aura de la clientèle. Sa chambre est à côté, à gauche du vestibule, tandis que le reste de l'appartement est à droite. Il peut sortir et rentrer quand il veut, sans qu'on le sache. D'ordinaire je ne l'entends pas rentrer,...





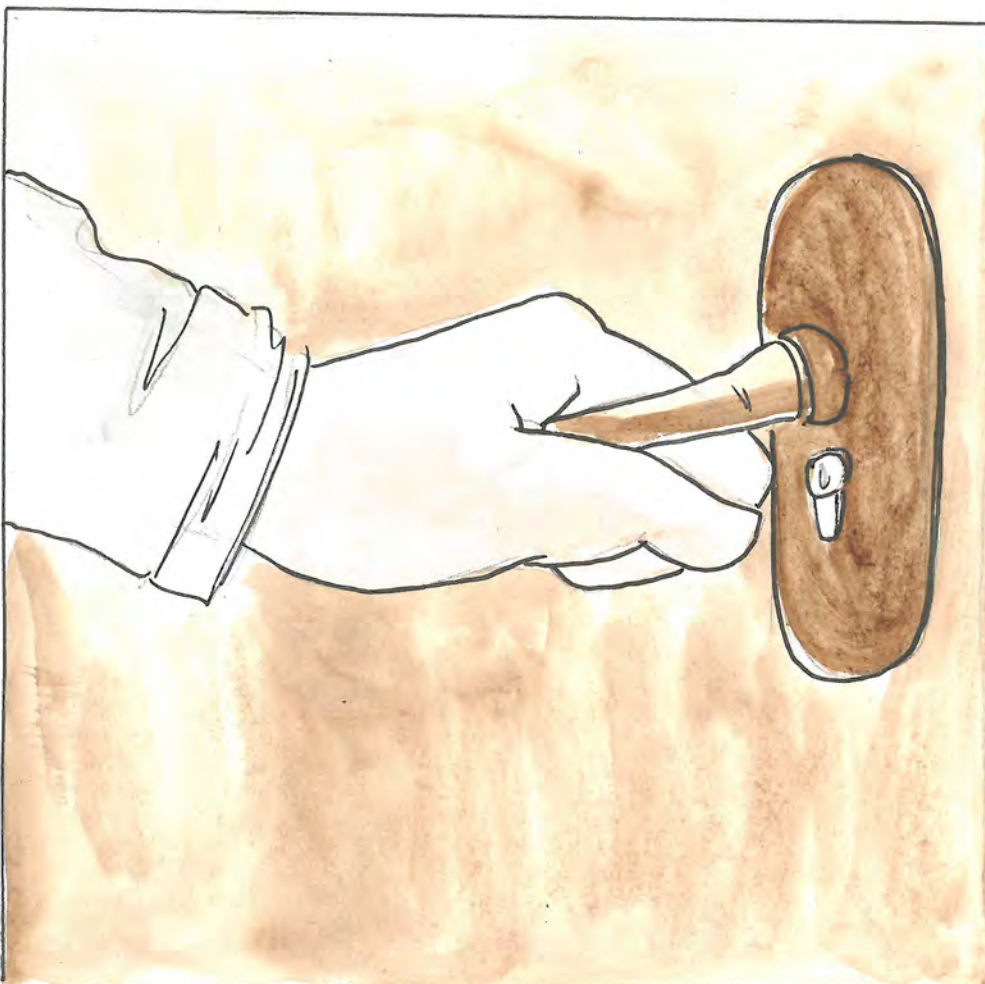
"Vous n'avez plus le droit de m'abandonner à présent. Que voulez-vous que je devienne? Ou voulez-vous que j'aie? Dites moi quelque chose! Oh! Parlez moi!" Et elle l'appelait de nouveau par son nom et répétait: "Mon amour, mon amour" d'une voix de plus en plus triste et de plus en plus basse. Et puis j'ai entendu un bruit, un bruit comme de quelque chose qui tombe. Je pense qu'elle s'est jetée à genoux. Puis la porte de l'appartement s'est refermée. Et ensuite elle est restée longtemps, tout près, presque contre ma porte. Je l'ai entendue sangloter.



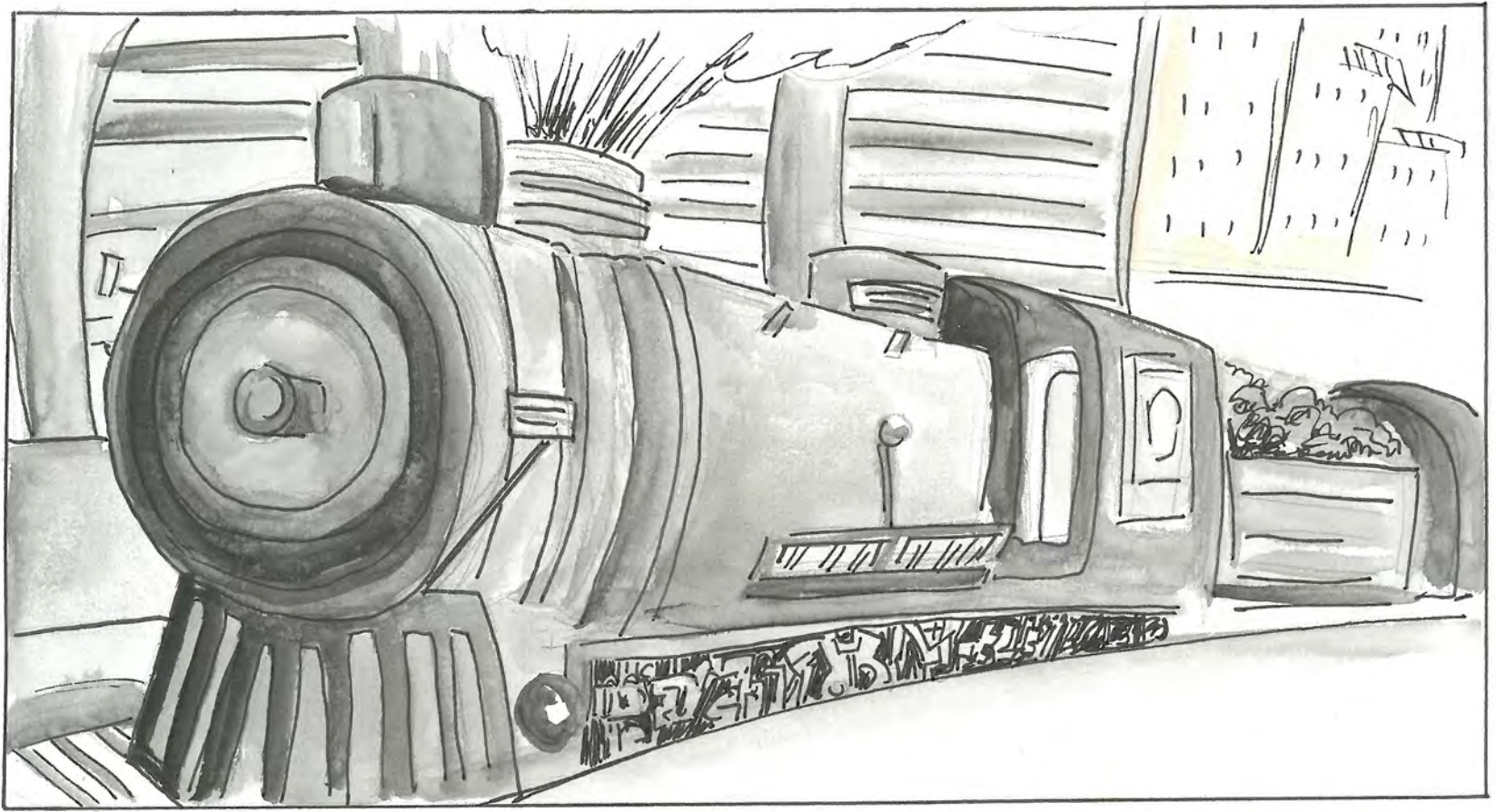








Dans un instant, j'irai vers mon destin. Quel beau mot: l'aventure! Ce qui doit advenir. Tout le surprenant qui m'attend. Je ne sais si d'autre non comme moi, mais dès que je suis réveillé, j'aime à mépriser ceux qui dorment. Olivier, mon ami, je partirai sans ton adieu. Oust! Debout, valeureux Bernard! Il est temps. Si tu ne fais pas cela toi-même, qui le fera? Si tu ne le fais pas aussitôt, quand sera-ce? De grandes choses à faire... De grandes choses...

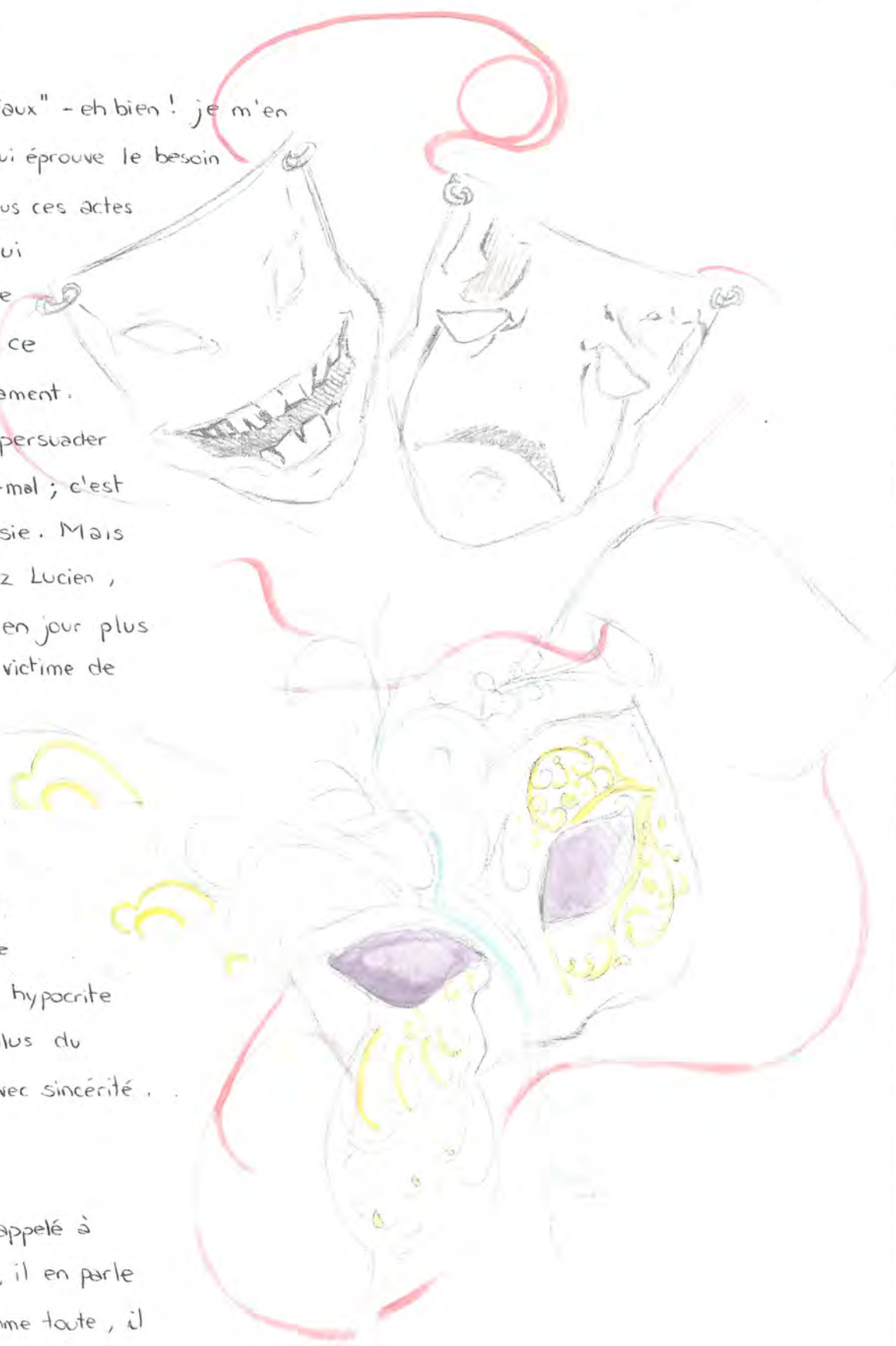


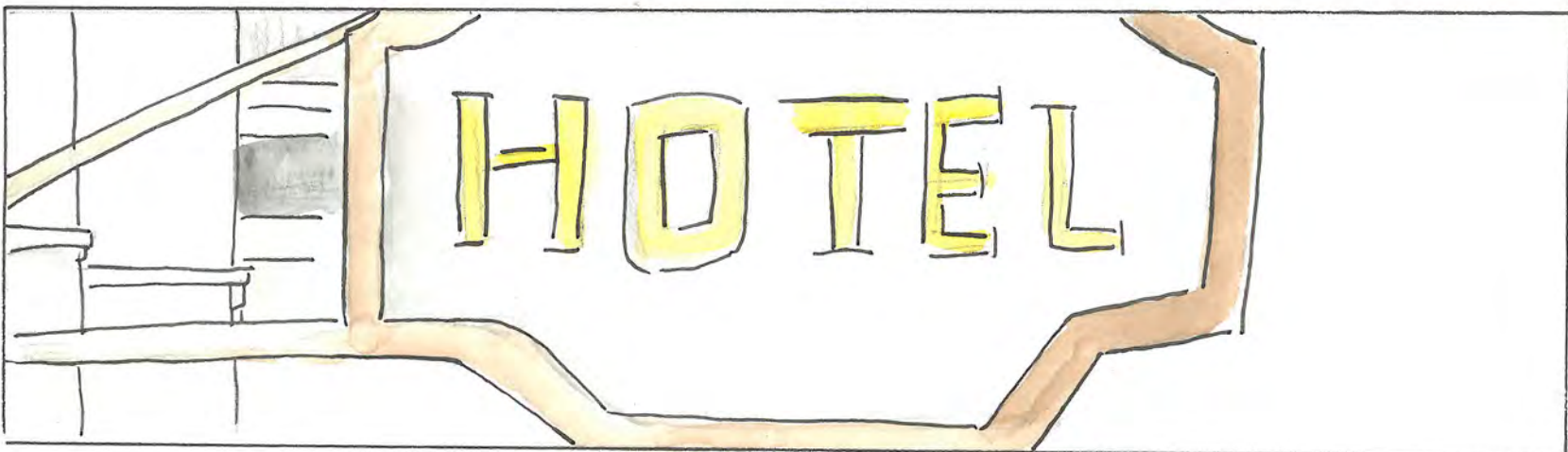
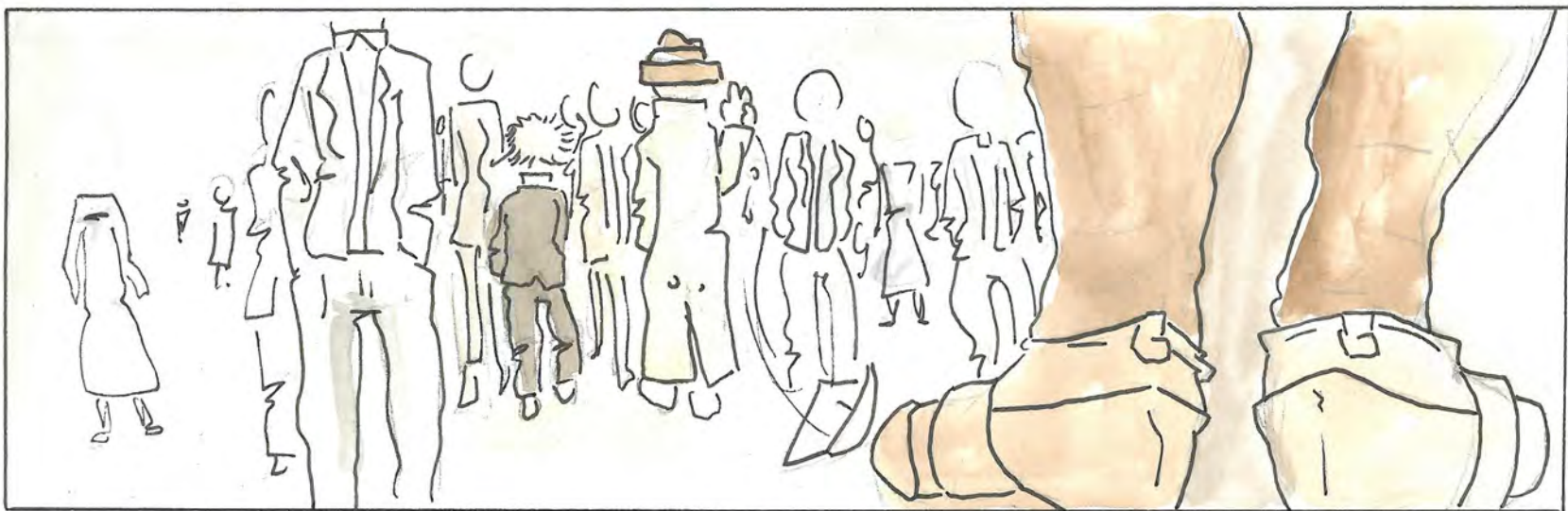
Colpach, août 1921: Somme toute, ce cahier où j'écris l'histoire même du livre, je le vois versé tout entier dans le livre.

Ce qu'on appelle un "esprit faux" - eh bien! je m'en vais vous le dire: c'est celui qui éprouve le besoin d'avoir raison de commettre tous ces actes qu'il a envie de connaître; celui que met sa raison au service de ses instincts, de ses intérêts, ce qui est pire, ou de son tempérament.

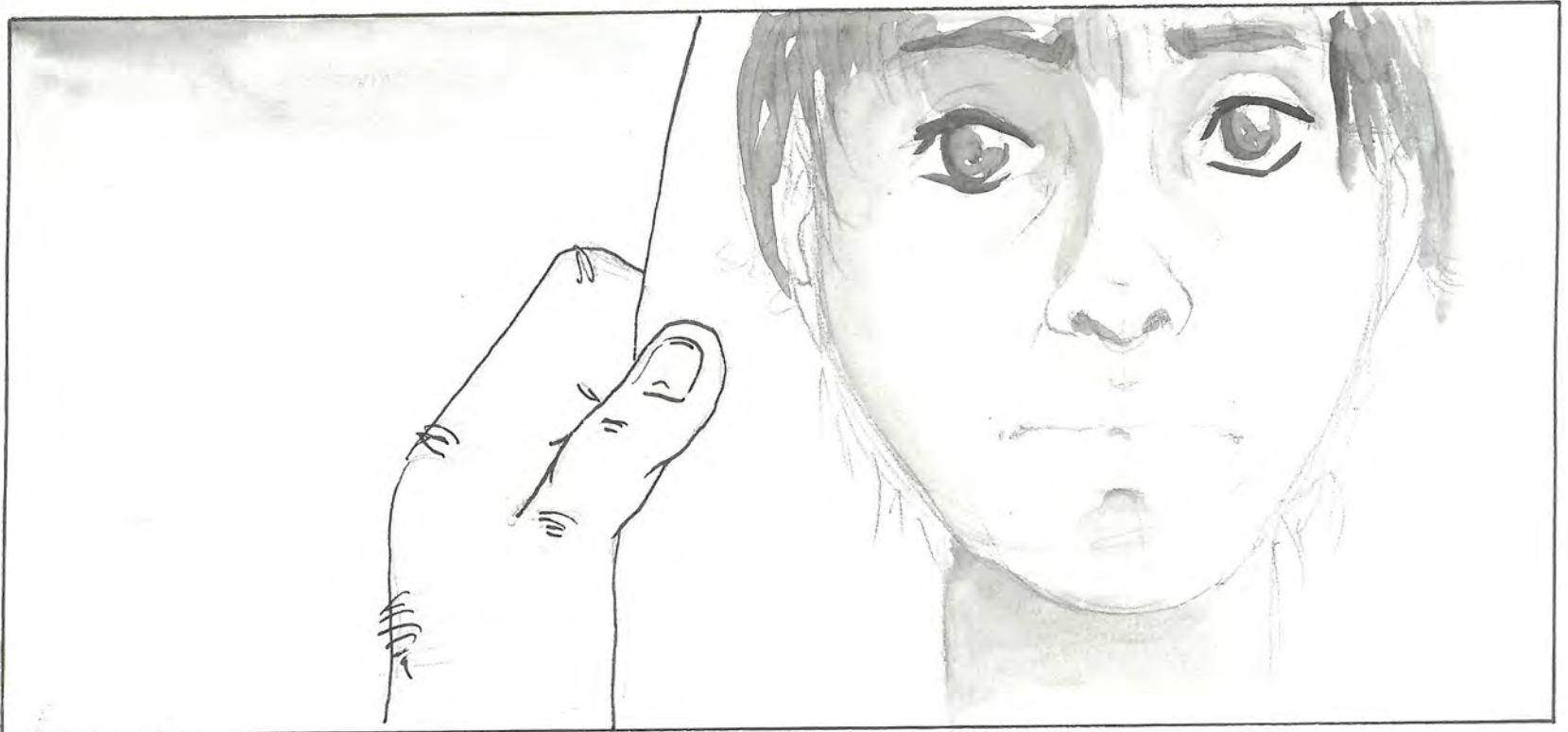
Tant que Lucien cherche qu'à persuader les autres, il n'y a que demi-mal; c'est le premier degré de l'hypocrisie. Mais avez-vous remarqué que, chez Lucien, l'hypocrisie devient de jour en jour plus profonde. Il est la première victime de toutes les fausses raisons qu'il donne; il finit par se persuader lui-même que ce sont ces fausses raisons qui le conduisent, tandis qu'en vérité c'est lui qui les incline et les conduit. Le véritable hypocrite est celui qui ne s'aperçoit plus du mensonge, celui qui ment avec sincérité.

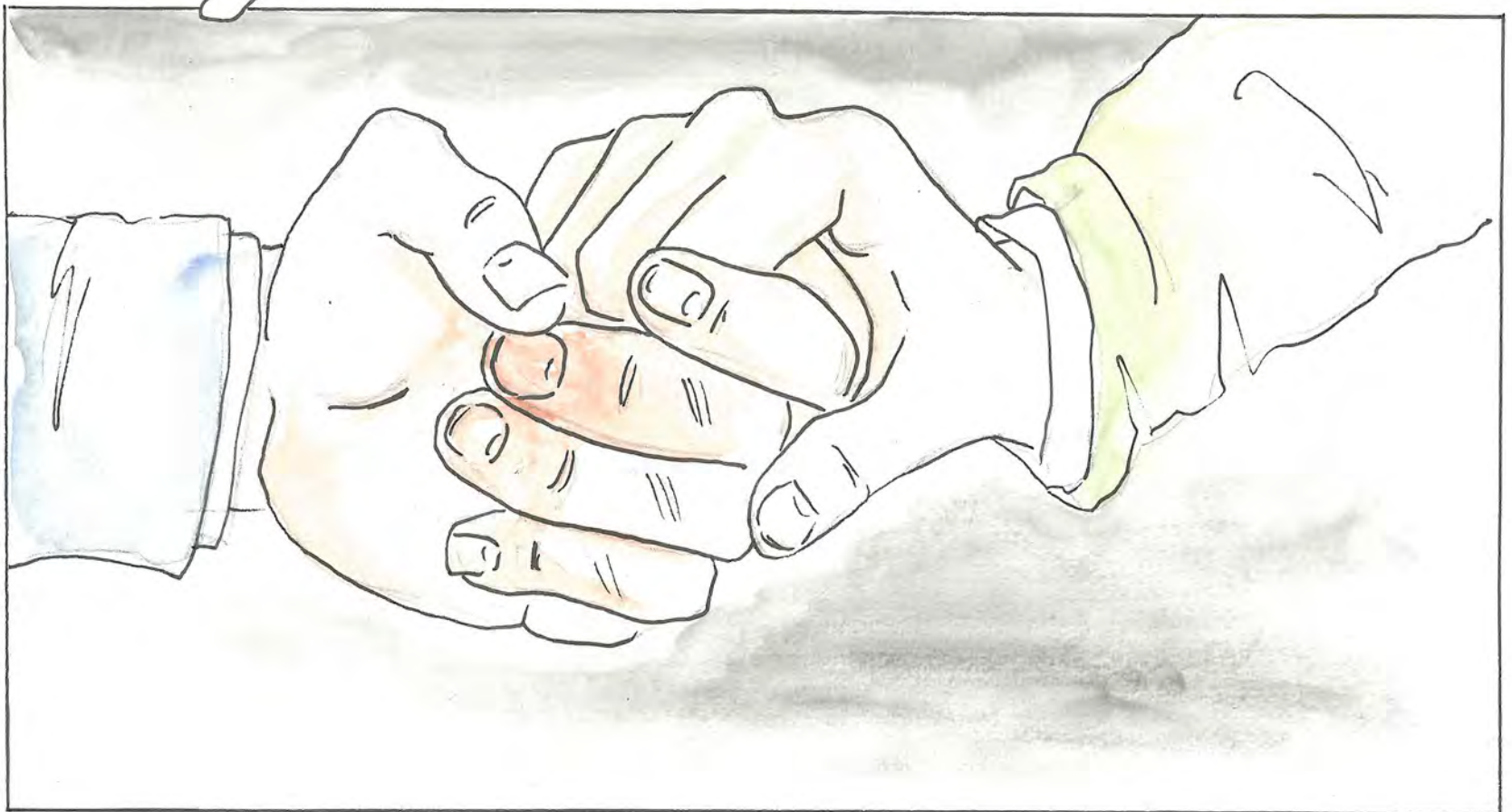
Chaque fois qu'Edouard est appelé à exposer le plan de son roman, il en parle d'une manière différente. Somme toute, il bluffe; il croit, au fond, de ne pouvoir jamais en sortir.

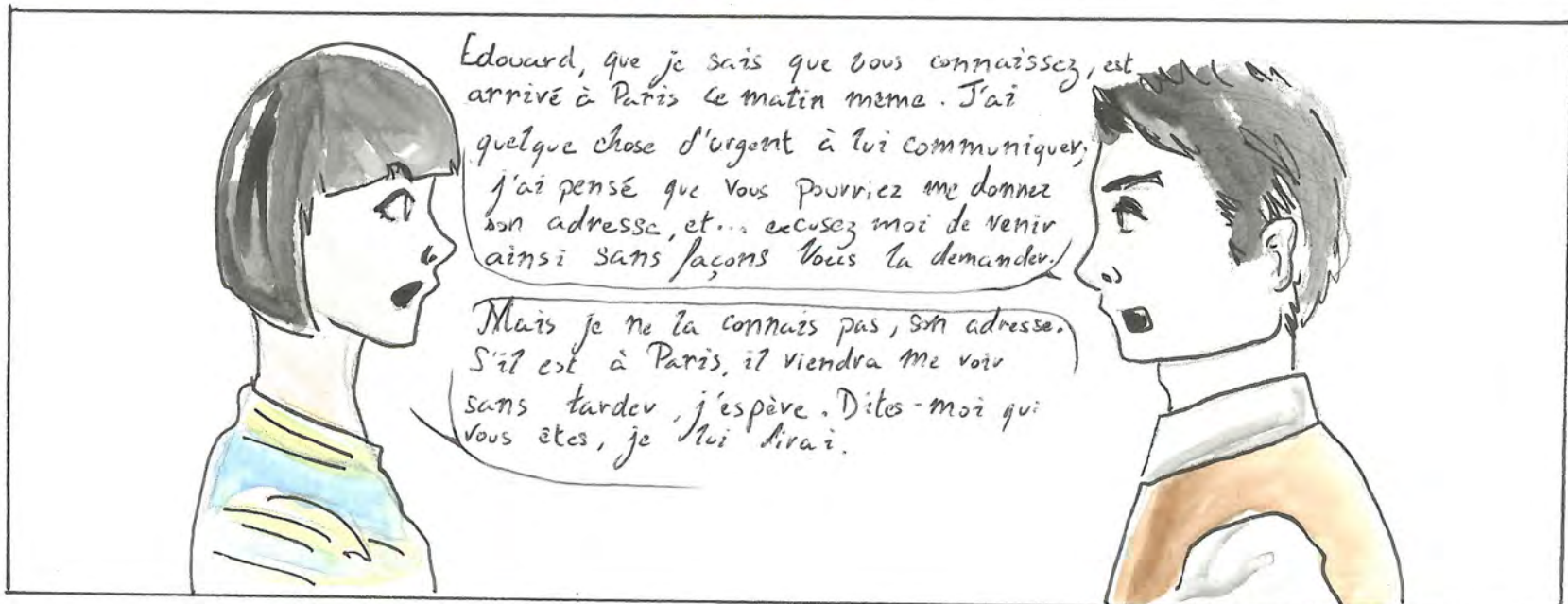
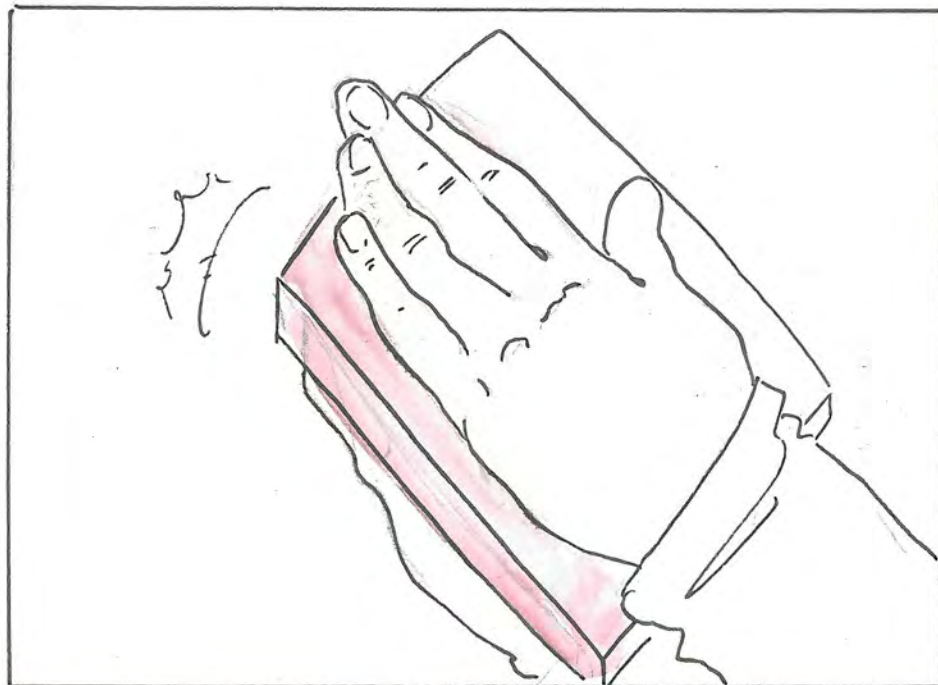
















Je vais arranger ça. La?... Voulez vous l'essayer? Ou permettez... C'est plus prudent que je l'essaye d'abord.



Vous voyez qu'il tient très bien, maintenant. Je puis remuer les jambes.



Rassayer-vous; et, si vous me permettez de rester encore un instant, je vais prendre une chaise. Je m'assois près de vous et vous empêcherez de tomber; n'ayez pas peur... Je voudrais faire quelque chose d'autre pour vous.

Vous ne m'avez même pas dit votre nom.

Bernard.

Oui, mais votre nom de famille?

Je n'ai pas de famille.

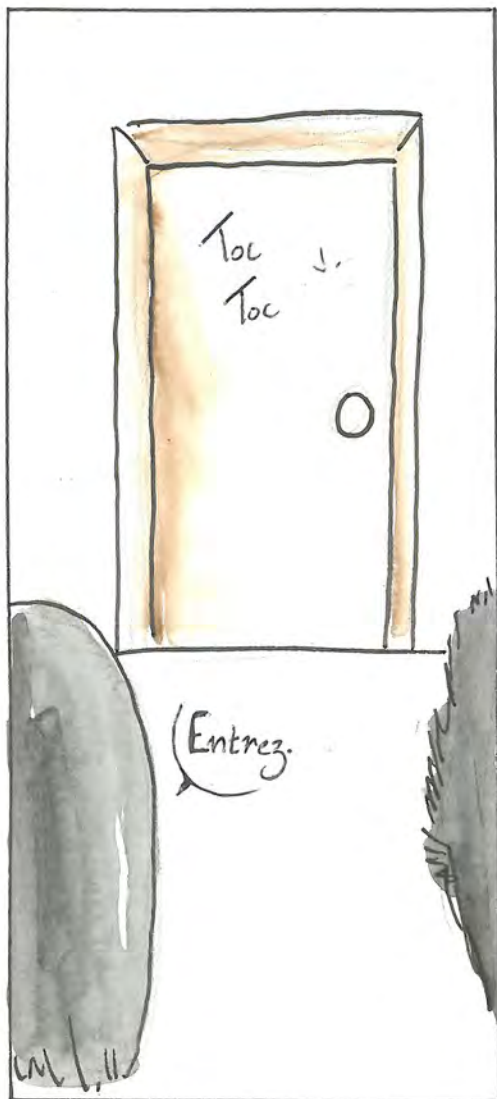


Enfin, le nom de vos parents.

Je n'ai pas de parents. C'est à dire: je suis ce que sera cet enfant que vous attendez, un bâtard. Je sais à la fois ce que mon ami Olivier et ce que dit votre ami Edouard. Mais chacun d'eux ne connaît encore qu'une moitié de votre secret.



Je suis probablement le seul avec vous à le connaître tout entier... Vous voyez bien qu'il faut que je devienne votre ami.



Plus tard, chez La Perousse



1^{er} novembre: Purger le roman de tous ces éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement au roman. On n'obtient rien de bon par le mélange. J'ai toujours eu horreur de ce que l'on a appelé "la synthèse des arts", qui devait, suivant Wagner, se réaliser sur le théâtre.

23 février:

Bernard: Son caractère est encore incertain. Au début, parfaitement insubordonné. Se motive, précise et limite tout le long du livre, à la faveur de ses amours. Chaque amour, chaque adoration entraîne un dévouement, une dévotion. Il peut s'en désoler d'abord, mais comprend vite que ce n'est qu'en se limitant, que son champ d'action peut se préciser.

Olivier: Son caractère peu à peu se déforme. Il commet des actions profondément contraires à sa nature et à ses goûts - dégoût de lui-même s'en suit. L'émoussement progressif de sa personnalité - son frère Vincent de même. Je n'ai pas su indiquer cela assez clairement.

Cuerville, 3 novembre: Force fut de m'en rendre compte, lors de cette lecture que je fis à R. Martin du Gard:

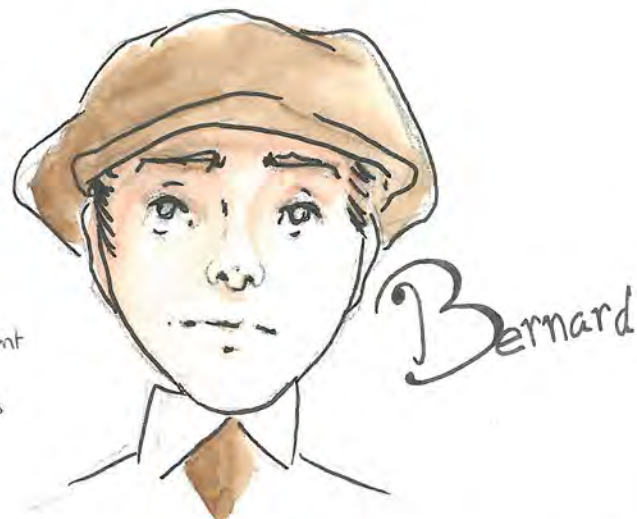
les meilleures parties du livre sont celles d'inventions pure. Si j'ai raté le portrait du vieux Laperousse, ce fut pour l'avoir trop rapproché de la réalité; je n'ai pas su, pas pu perdre de vue mon modèle. Le récit de la première visite est à reprendre.

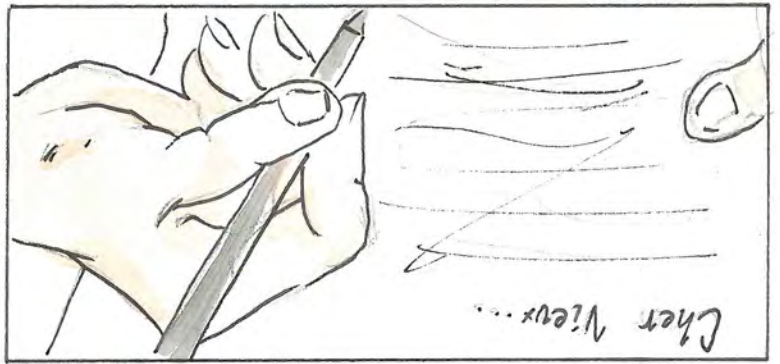
6 janvier: Le livre, maintenant, semble parfois doué de vie; on dirait une plante qui se développe, et le cerveau n'est plus que le vase plein de terreau qui l'alimente et la contient.

Même, il me paraît qu'il n'est pas habile de chercher à "forcer" la plante; qu'il vaut mieux en laisser les bourgeons

se gonfler, les tiges s'étendre, les fruits se sucrer

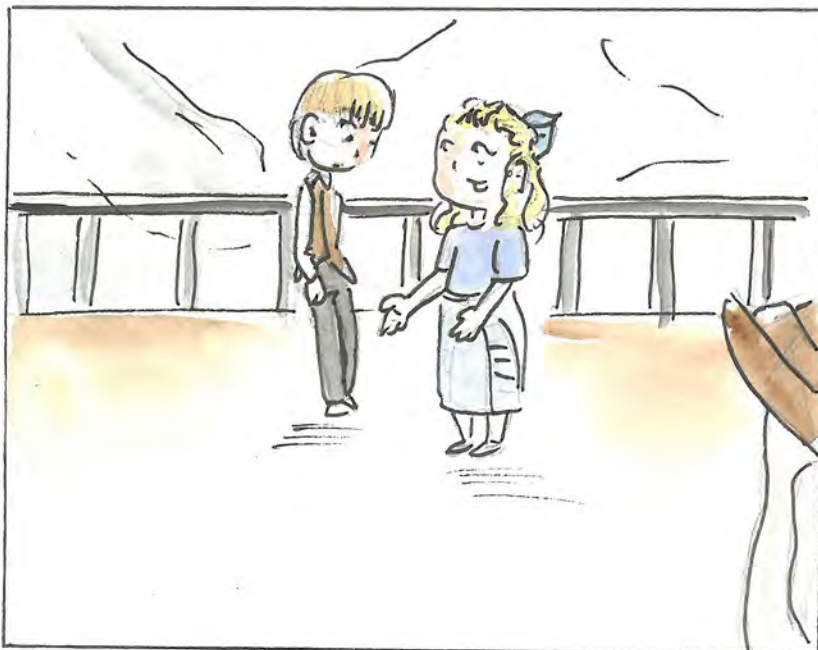
lentement; qu'en cherchant à devancer l'époque de leur maturité naturelle, on compromet la plénitude de la saveur.





Saas-Fée







Mon pauvre
ami, le roman,
je vois bien que
jamais vous ne
l'écrirez.



Et bien! je vais vous dire une chose: ça m'est égal.
Où. Si je ne parviens pas à l'écrire, ce livre, c'est que
l'histoire du livre m'aura plus intéressé que le livre
lui-même; qu'elle aura pris sa place; et ce sera tant mieux.



Pardonnez-moi,
Monsieur, de connaître
le titre de votre
livre?

Où! Dites-nous le titre!



Ma chère amie, si vous voulez... Mais je vous
avertis qu'il est possible que je change.
Je crains qu'il ne soit un peu trompeur.
Tenez, dites leur, Bernard.

Vous permettez?... Les
faux-monnayeurs. Mais
maintenant, à votre tour,
dites-nous: ces faux
monnayeurs, qui sont-ils?



Et bien! Je n'en
sais rien.



Moa Larra Bien aimé
Au nom de l'enfant que va naître, et je jure
serment de t'aimer autant que si j'étais son père,
je te conjure de revenir. Ne crois pas qu'aucun reproche
puisse accueillir ici ton retour. Ne t'accuse pas trop, car
c'est de cela surtout que je souffre. Ne tarde pas. Je
t'attends de toute mon âme qui t'adore et se prosternne
devant toi.



Et... que comptez-vous faire à présent ?



Retourner près de lui.
C'est à ses côtés qu'est
ma place. C'est avec lui
que je dois vivre. Vous
le savez...



Est-ce que vous croyez qu'on peut aimer l'enfant
d'un autre autant que le sien propre, vraiment ?

Je ne sais pas si je le crois, mais
je l'espère.



Je pense que celui qui m'a tenu lieu de père n'a jamais rien dit ni fait qui laissât soupçonner que je n'étais son vrai fils. Qu'en lui écrivant, comme je l'ai fait, que j'avais toujours senti la différence, j'ai menti; qu'au contraire il me témoignait une sorte de prédilection, à laquelle j'étais sensible; de sorte que mon ingratitude envers lui est d'autant plus abominable; que j'ai mal agi envers lui. Laura, mon amie, j'aurais voulu vous demander... Est-ce que vous trouvez que je devrais implorer son pardon, retourner près de lui?

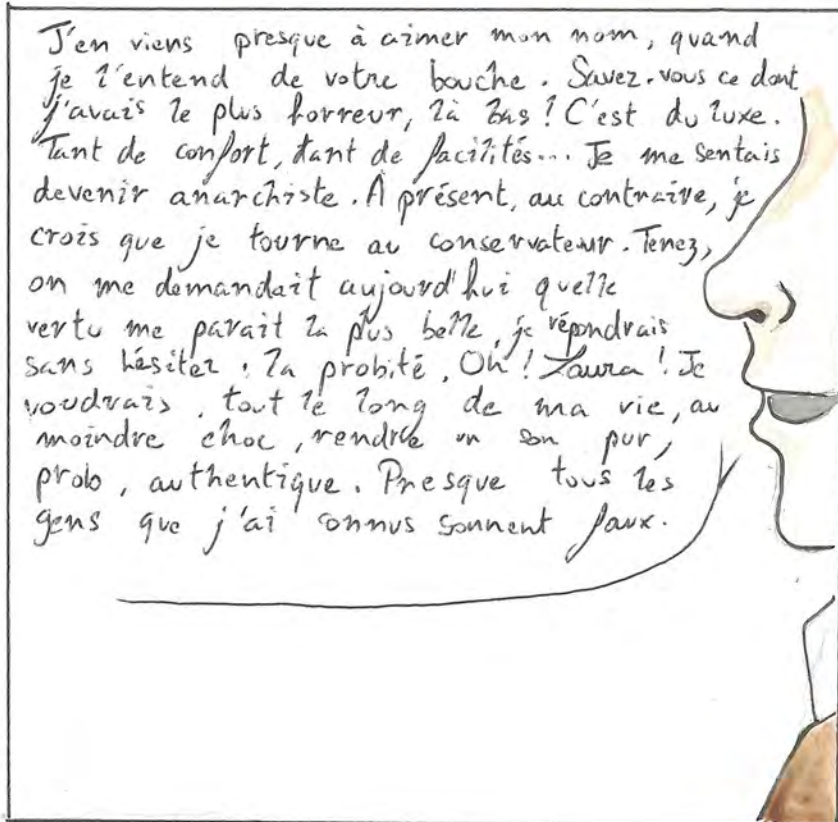


Non!

Pourquoi? Si vous retournez près de Davier...



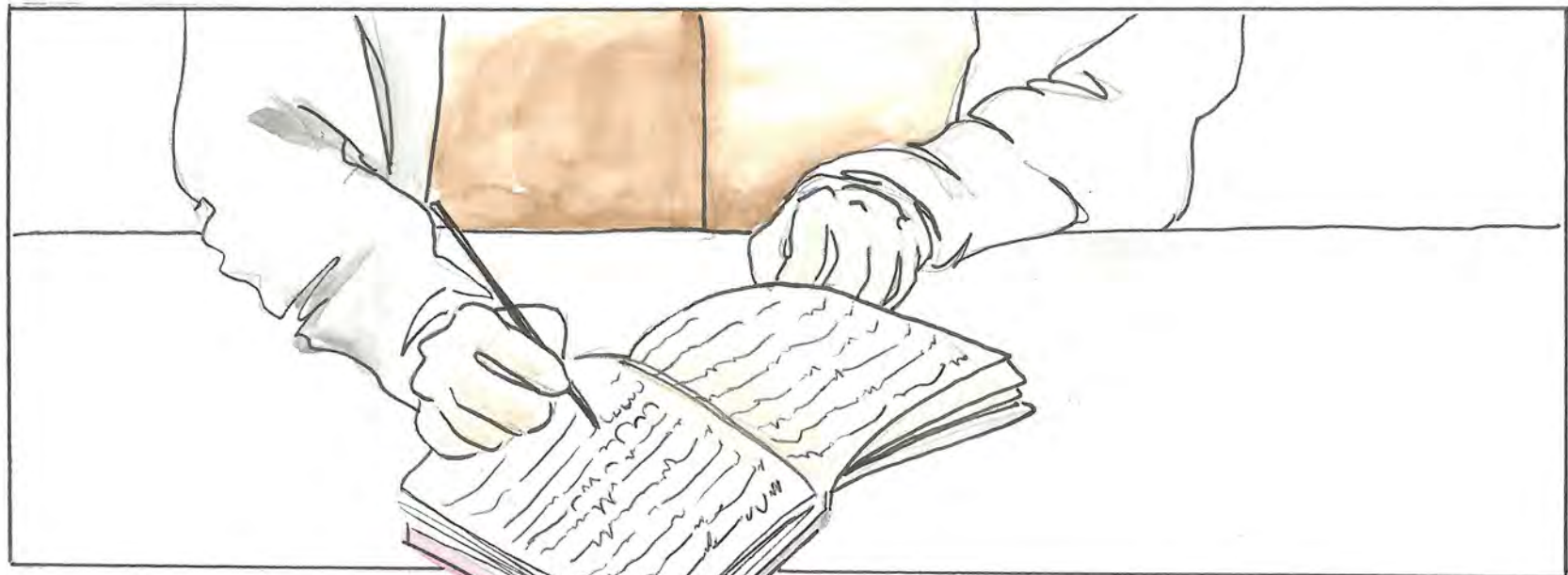
Vous me le disiez tout à l'heure, ce qui est vrai pour l'un n'est pas pour l'autre. Je me sens faible; vous êtes fort. Monsieur Profitendieu peut vous aimer; mais si j'en crois ce que vous dites de lui, vous n'êtes pas fait pour vous entendre... Ou du moins, attendez encore. Il n'est pas fait pour vous, Bernard.



J'en viens presque à aimer mon nom, quand je l'entend de votre bouche. Savez-vous ce dont j'avais le plus horreur, là bas? C'est du luxe. Tant de confort, tant de facilités... Je me sentais devenir anarchiste. A présent, au contraire, j crois que je tourne au conservateur. Tenez, on me demandait aujourd'hui quelle vertu me paraît la plus belle, je répondrais sans hésiter: la probité. Oh! Laura! Je voudrais, tout le long de ma vie, au moindre choc, rendre un son pur, prob, authentique. Presque tous les gens que j'ai connus sonnent faux.



Restez avec Edouard; vous l'aidez, et laissez-vous aider par lui. Il est bon

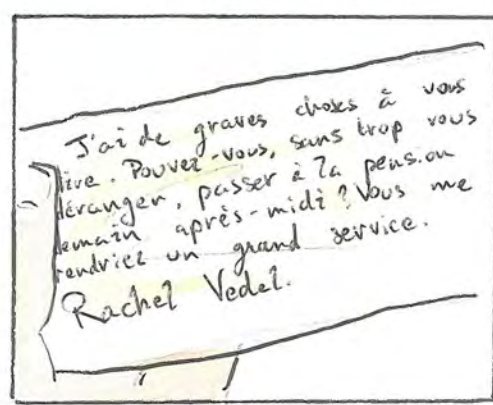
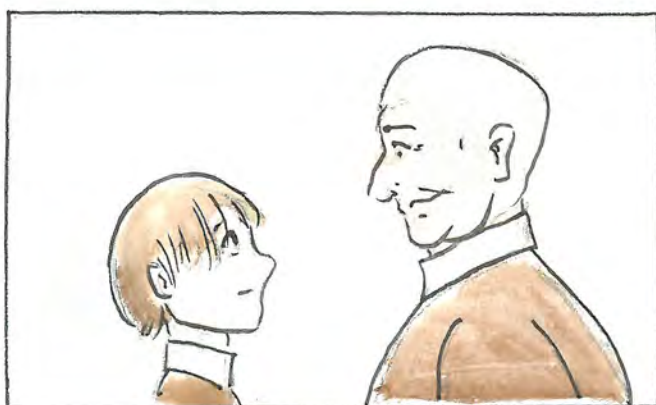


Boris, vers l'âge de 9 ans, a été mis au collège de Varsovie. Il s'est lié avec un camarade de classe, un certain Baptiste Kraft, d'un ou deux ans plus âgé que lui, qui l'a initié à des pratiques clandestines que ces enfants naïvement émerveillés, croyaient être "de la magie". C'est le nom qu'ils donnent à leur vice, pour avoir entendu dire, ou lu, que la magie permet d'entrer mystérieusement en possession de ce que l'on désire, qu'elle imite la puissance, etc... Ils croyaient de bonne foi avoir découvert un secret qui consistait de l'absence réelle par la présence illusoire, et s'hallaucinaient à plaisir et s'extasiaient sur un vide que leur imagination surmenée de merveilles, à grand renfort de volupté. Sur son tatisseman, que Madame Sophroniska cherchait depuis longtemps, il est écrit cinq mots, en caractère majuscule enfantins et soignés: "GAS, TELEPHONE, CENT DUBLES." Mais ça ne veut rien dire. "de la magie", me répondait-il quand je pressait.

C'est ce talisman qui était pour madame Sophroniska la source de ses tics et autres manies dont Boris souffre. La maladie nerveuse n'a commencé qu'ensuite. Elle est née sans aucuns doutes de la contrainte que Boris a dû exercer sur lui-même pour se libérer. Un jour en train de "faire de la magie" comme il dit. Sa mère la grondée, suppliée, sermonée. La mort du père survenue. Boris s'est persuadé que ses pratiques secrètes, qu'on lui peignait comme si coupable, avaient reçu leur châtiment; il s'est tenu pour responsable de la mort de son père; il s'est cru criminel, damné. Il a pris peur; c'est alors que, comme un animal traqué, son organisme débile a inventé cette quantité de petits subterfuges ou se purge de peine et qui sont comme autant d'aveux.

J'ai demandé à Madame Sophroniska de me montrer ce fameux talisman mais elle m'a dit qu'elle ne l'avait plus, qu'elle l'a donné à quelqu'un qui s'intéressait à Boris et qui lui avait demandé de lui laisser en souvenir. Un certain M. Strouvilhov. Puis, je lui ai proposé de placer Boris dans la pension Azaz's, comme elle ne trouvait pas souhaitable que celui-ci continue à vivre chez sa mère. Elle m'a dit qu'elle y réfléchissait.





Vous venez à pic pour
la tirer d'une sale
angoisse. C'est
encore Alexandre,
mon cochon de
frère, qui a
fait des dettes
dans les colonies.



Elle a voulu cacher cela à mes parents.
Déjà elle avait abandonné la moitié
de sa dot pour grossir un peu celle de
Laura; mais cette fois tout le reste
y est passé. Elle ne vous en a
rien dit, je parais. Sa modestie
m'exaspère. C'est une des plus
sinistres plaisanteries de ce
bas monde: chaque fois que
quelqu'un se sacrifie pour
les autres, on peut
être sûr qu'il vaut
mieux qu'eux... Tout
ce qu'elle a fait pour
Laura! Celle-ci l'a bien
recompensé, la garce!

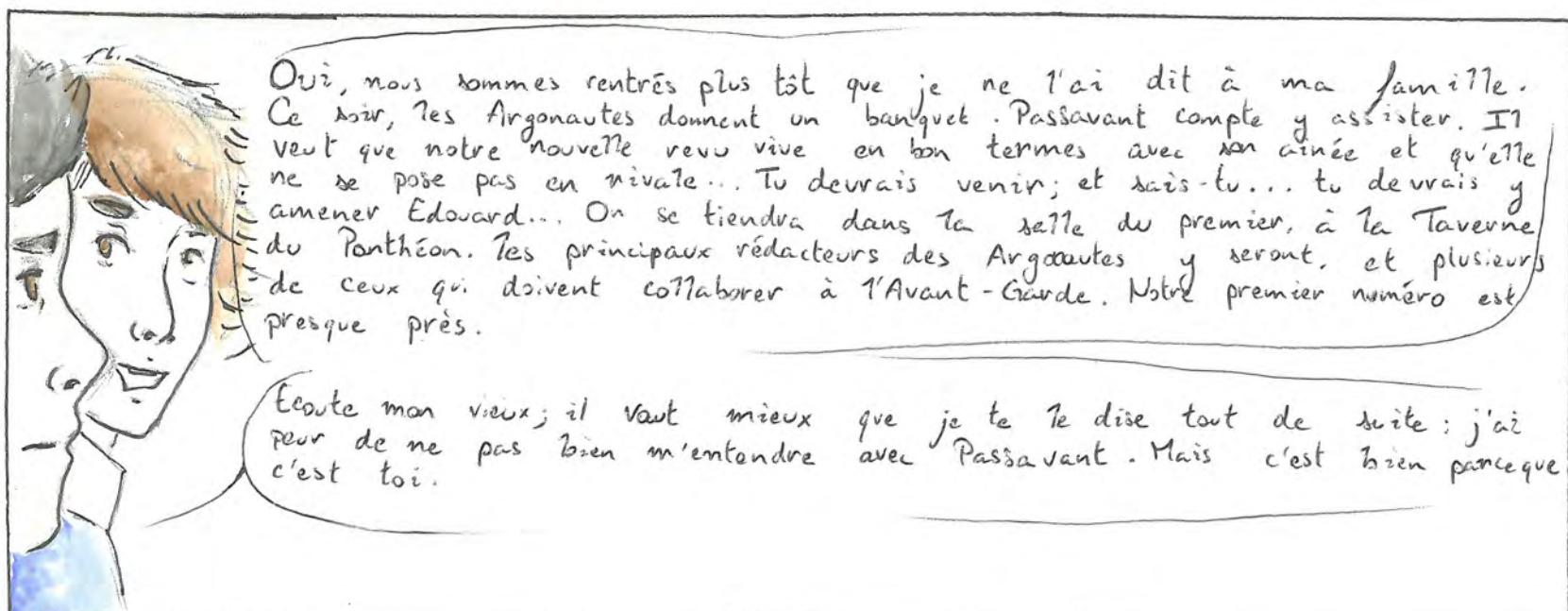
Armand! vous n'avez pas le
droit de juger votre sœur.



C'est au contraire parce que je ne suis
pas meilleur qu'elle que je la juge.
Je m'y connais. Rachel, elle, ne juge pas.
Elle ne juge jamais personne. Oui, la
garce, la garce... Ce que je pense
d'elle, je ne lui ai pas osé dire, je
vous jure. Et vous qui avez couvert, qui
avez protégé tout cela! Vous qui savez...
Grand-père, lui, n'y voit que du feu. Mamou
s'efforce de ne rien comprendre. Quant
à papa, il s'en remet au Seigneur;
c'est plus commode. A chaque difficulté,
il tombe en prière et c'est à Rachel
de se débrouiller.

Qu'est-ce que ce cochon, la bas ose dire à
ma sœur? S'il ne la salue pas en
partant, je lui fous mon ping sur la
gueule.









Les gosses de bonnes familles, tu comprends? C'est ceux-là
l'affaire d'argent, les parents travaillent à l'étouffer.
de vendre les pièces une à une, ça les écarte trop lentement.
vingt-cinq pièces chacune à placer. Il faut les vendre
pas à n'importe qui, tu comprends?

qu'il nous faut, parce que, si
Seulement, avec le système
J'ai cinquante-deux boîtes de
vingt francs chacune; mais

Le mieux, ce serait de
former une association, dont on
ne pourra pas faire partie sans
avoir apporté des gages. Il faut
que les gosses se compromettent
et qu'ils tiennent de quoi tenir
leurs parents. Avant de lâcher
les pièces, tu tâcheras de leur
faire comprendre ça; oh! sans les
effrayer! Il ne faut jamais effrayer
les enfants. Quand ils comprendront
qu'on les a, certains parents payeront
cher notre silence. Buvons à leur santé.





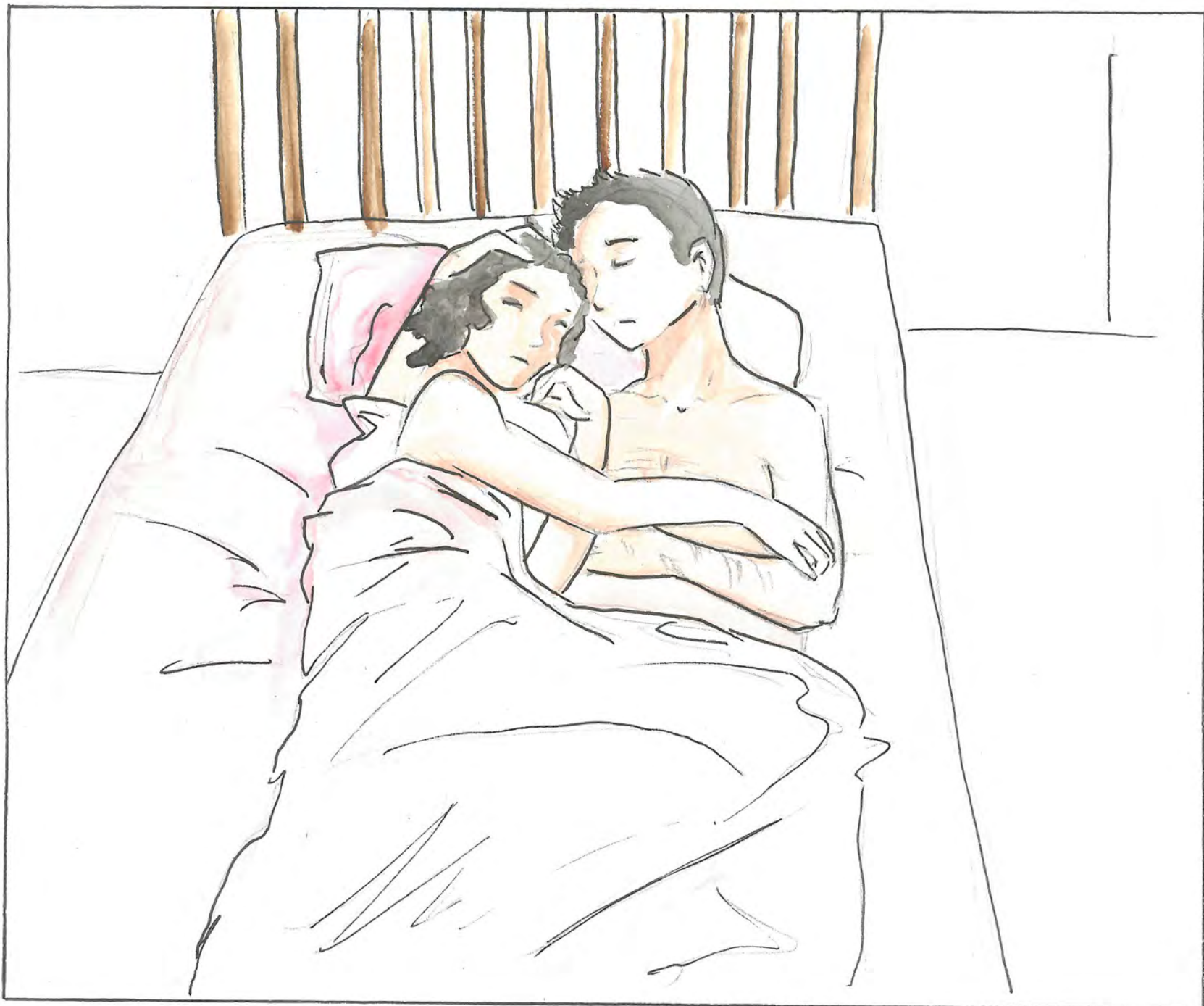
27 mai : Le mauvais romancier construit ses personnages ; il les dirige et les fait parler. Le vrai romancier les écoute et les regarde agir ; il les entend parler dès avant qu'il les connaisse, et c'est d'après ce qu'il leur entend dire qu'il comprend peu à peu *qui* ils sont.

27 juillet : Boris. Le pauvre enfant comprend qu'il n'y a pas une de ses qualités, pas une de ses vertus, qui ne puisse être tournée en défaut par ses camarades : sa chasteté en impuissance ; sa sobriété en absence de gourmandise ; son abstinence générale en cowardise, sa sensibilité en faiblesse. Tant il est vrai que rien ne permet de se lier autant que des défauts communs, ou des vices, tant il est vrai que la noblesse de l'âme empêche la facilité de l'accueil.







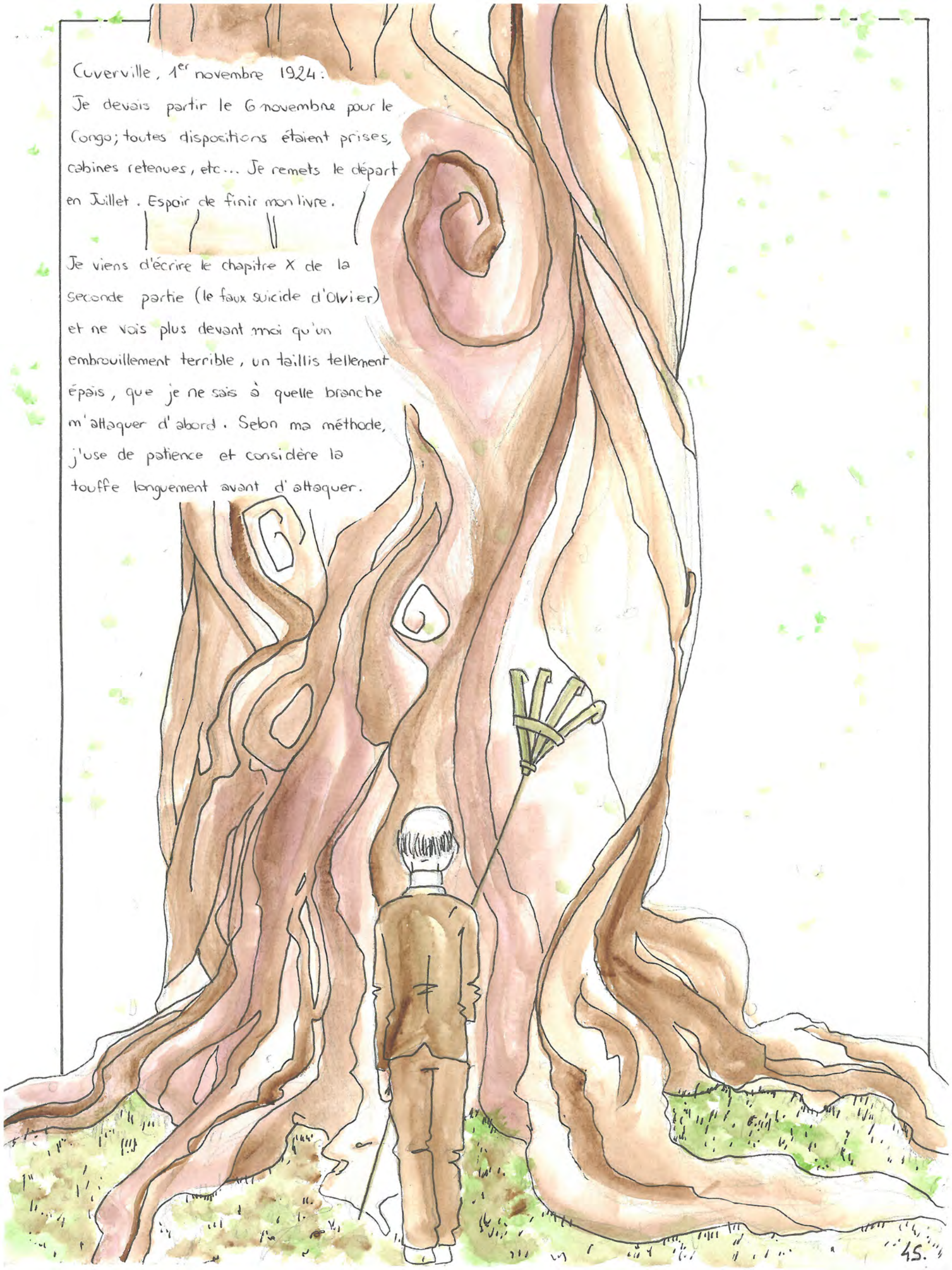




Cuverville, 1^{er} novembre 1924:

Je devais partir le 6 novembre pour le Congo; toutes dispositions étaient prises, cabines retenues, etc... Je remets le départ en Juillet. Espoir de finir mon livre.

Je viens d'écrire le chapitre X de la seconde partie (le faux suicide d'Olivier) et ne vois plus devant moi qu'un embrouillement terrible, un taillis tellement épais, que je ne sais à quelle branche m'attaquer d'abord. Selon ma méthode, j'use de patience et considère la touffe longuement avant d'attaquer.







Vincent ne m'a pas écrit; mais
j'ai reçu une lettre de lady
Griffith, où elle me parle de
lui longuement. Tenez: voici la lettre.
Après tout, je ne vois pas pourquoi
vous n'en prendriez pas connaissance.

My dear,

Le yacht du prince repartira sans nous de Dakar. Qui sait où nous
serons quand cette lettre qu'il emporte vous atteindra? Peut-être sur les
bords de la Casamance, où nous voudrions, Vincent herboriser, moi chasser.
Je ne sais plus trop si je l'emmène ou s'il m'emmène; ou si, plutôt, ce
n'est pas le démon de l'aventure qui nous harcèle ainsi: tout les deux.
Nous avons été présentés à lui par le démon de l'ennui, avec qui nous avions
fait connaissance à bord... Ah? dear, il faut vivre sur un yacht pour
apprendre à connaître l'ennui. Par temps de barrasque, la vie y est
encore supportable; on participe à l'agitation du bateau. Mais à partir
de Ténériffe, plus un souffle; plus une ride sur la mer. Et vous savez ce à
quoi je me suis occupée depuis lors? À haïr Vincent. Oui, mon cher, l'amour
nous paraissait trop fade.

À vrai dire, ça a
embourgeoisement; d'abord ce
bourde animosité qui
corps à corps. Avec le
devenu féroce. Ah! je sais
c'est que d'éprouver de la
quelqu'un... bla bla bla bl

bla bla bla bla bla
bla bla bla bla bla
bla bla bla bla bla
bla bla bla bla bla



nous avons pris le parti de nous haïr.
commencé bien avant; ou, dès notre
n'était que de l'irritation, une
n'empêchait pas les
beau temps, c'est
à présent ce que

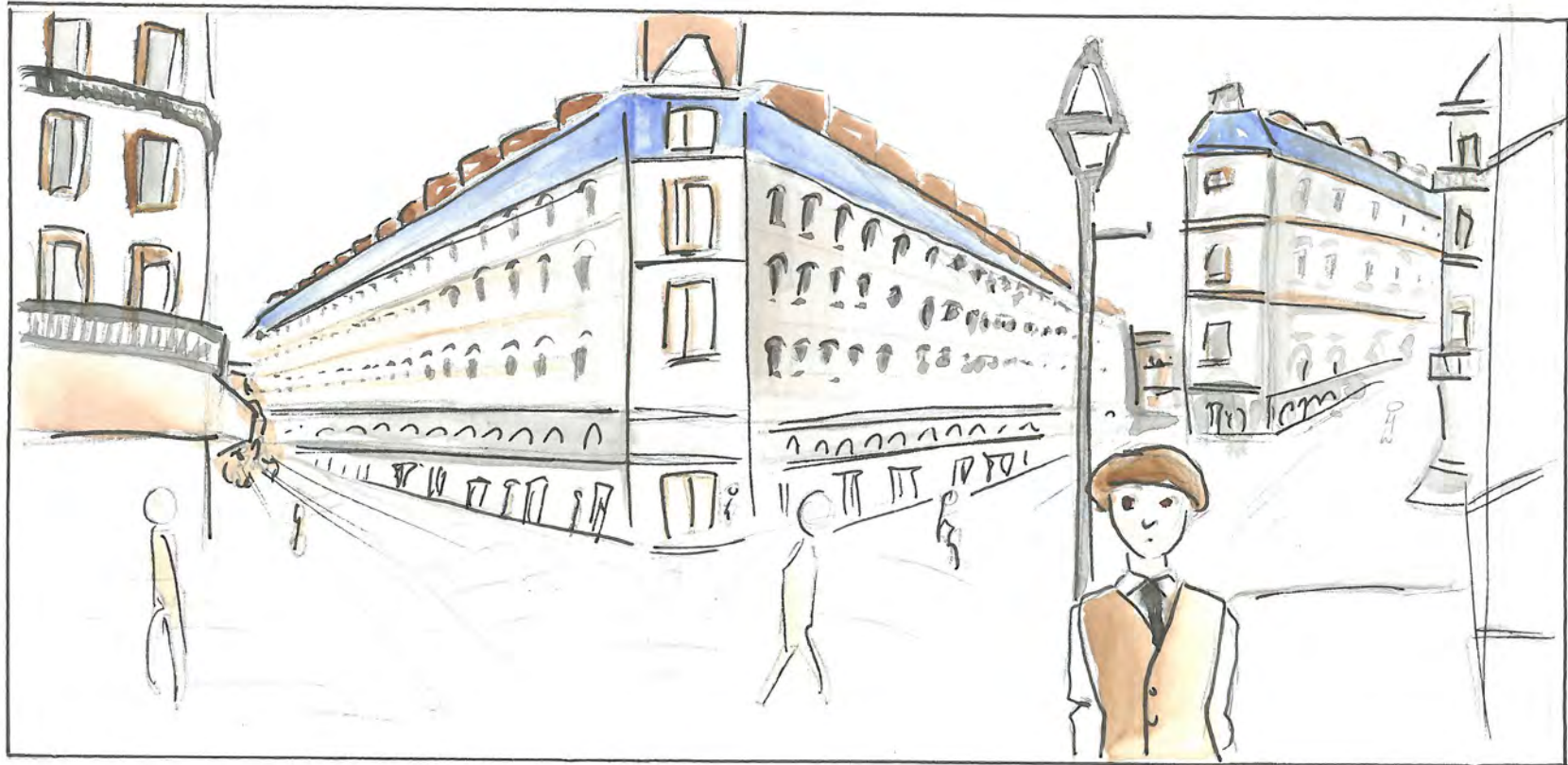
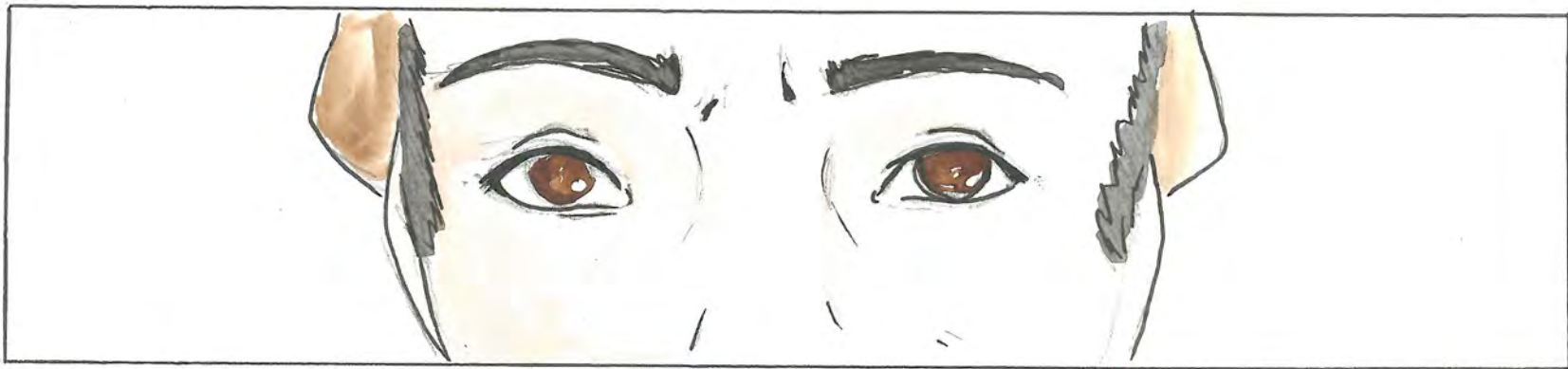
passion par
bla bla bla bla
bla bla bla bla bla
bla bla bla bla bla
bla bla bla bla bla
bla bla bla bla bla
bla bla bla bla bla
bla bla bla bla bla

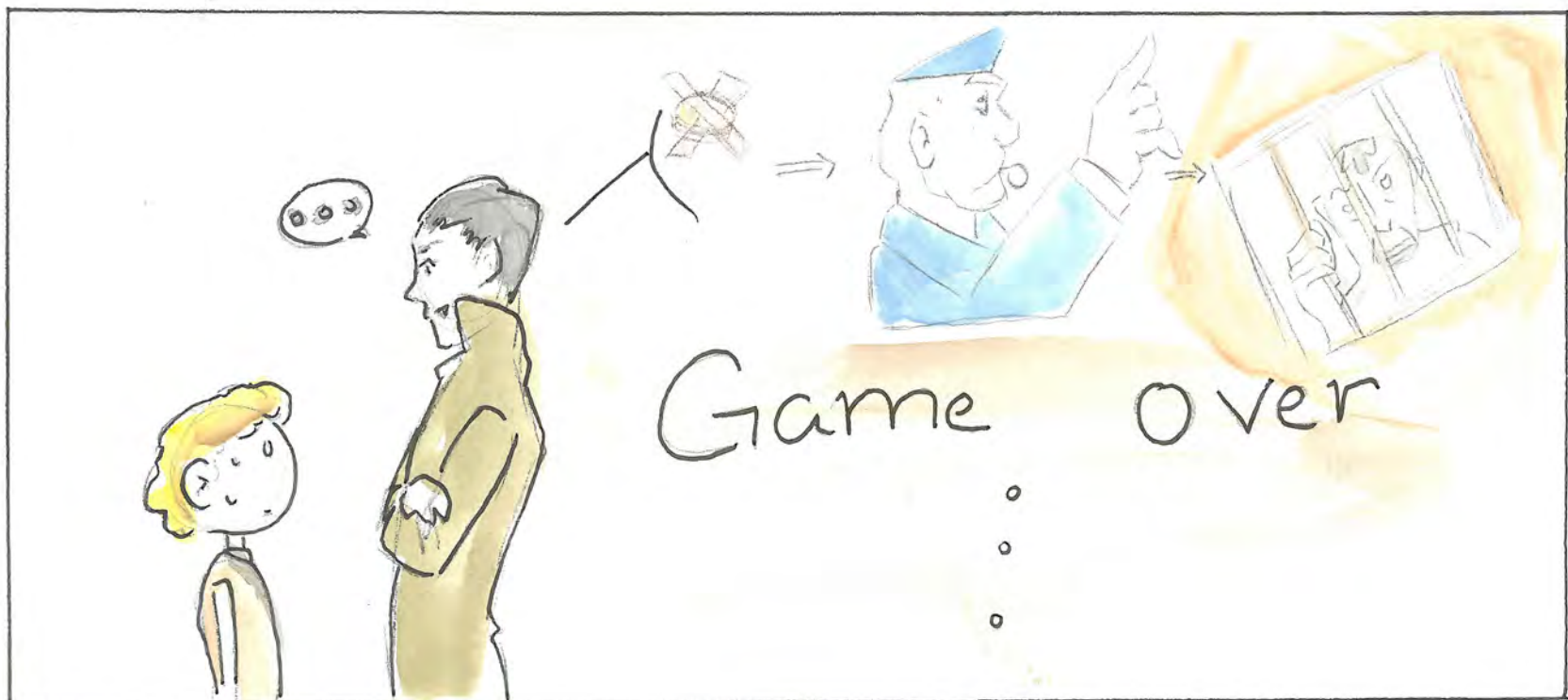
Je n'ai pas besoin d'en lire plus.
Quand reviendra-t-il ?



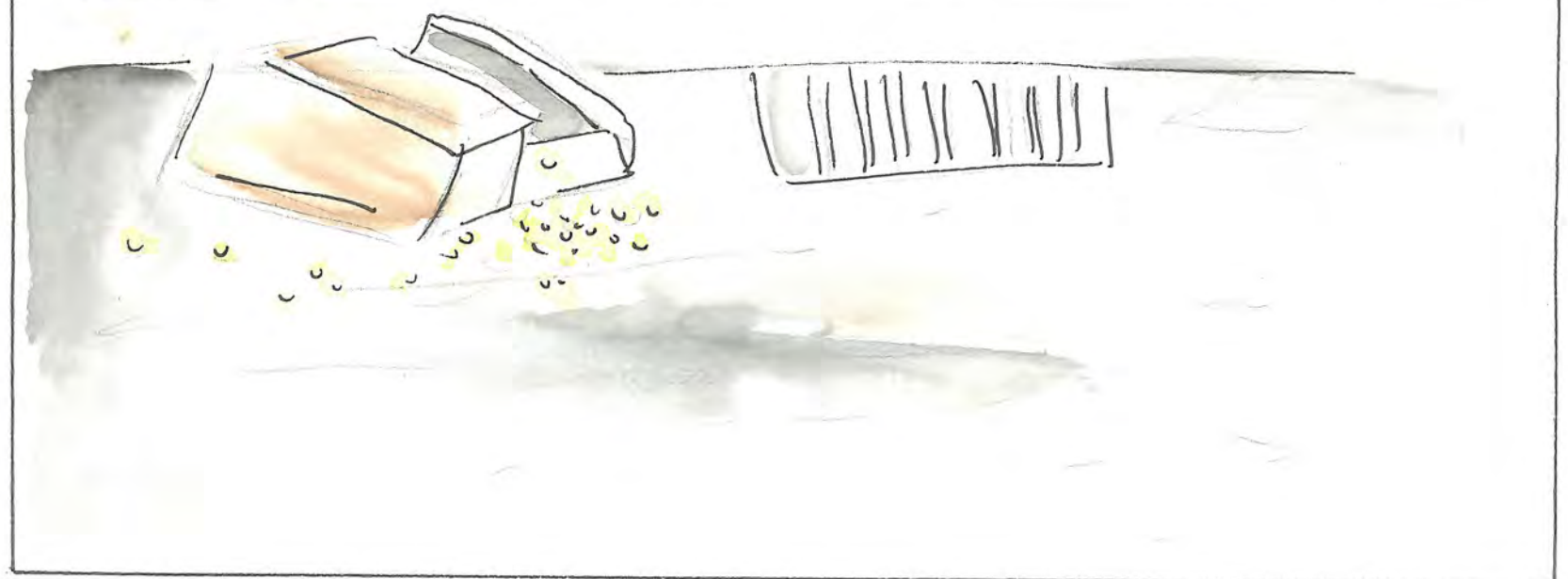
Lady Griffith ne parle pas de retour.







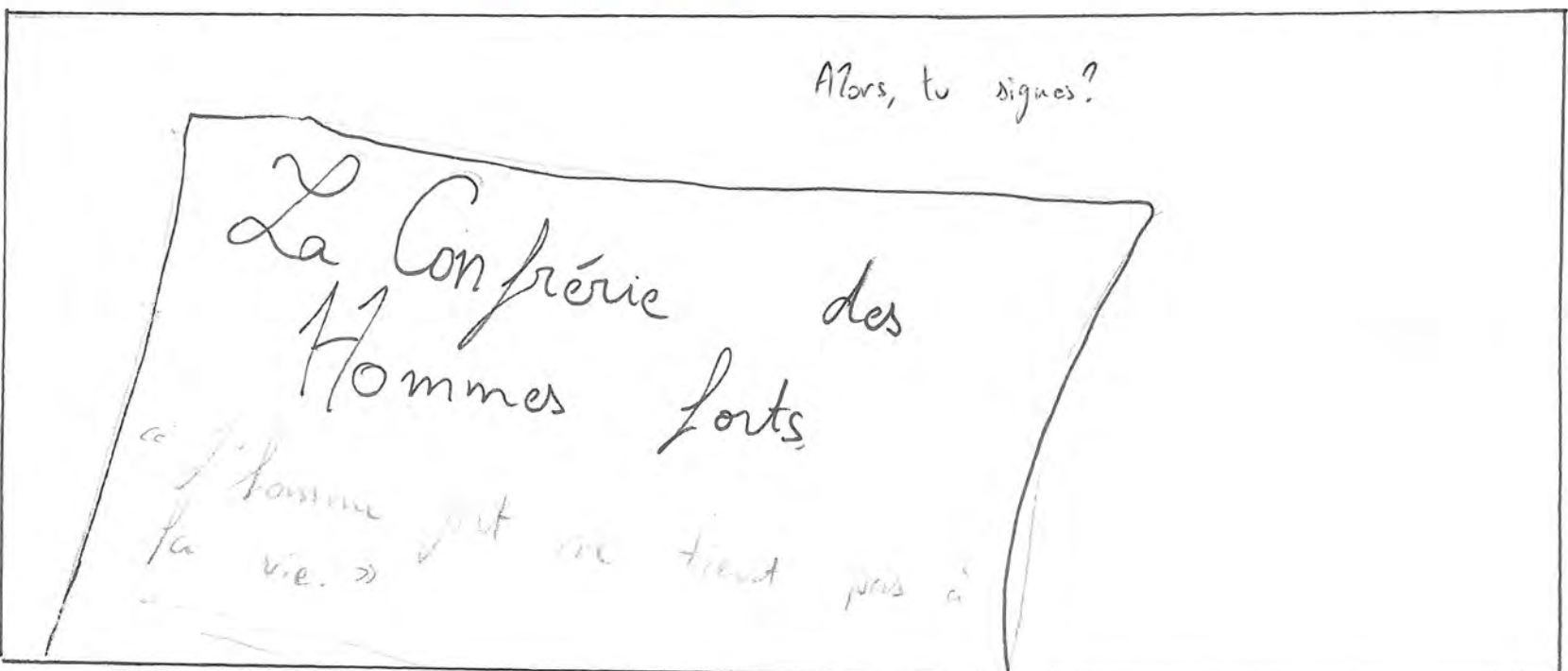
Sitôt de retour dans la salle d'étude, George avait fait part à ses deux amis des avertissements d'Edouard. Tout ce que celui-ci disait au sujet de la chaparderie avait glissé sur cet enfant, sans l'émouvoir; mais quand aux fausses pièces, qui risquaient de leur jouer de mauvais tours, il importait de s'en débarrasser au plus vite. Chacun d'eux en gardait sur lui quelques-unes. Ghénidaniss? les rassembla et courut les jeter dans les fausses le soir même, il avertissait Strouvilhou, qui prit aussitôt des mesures.

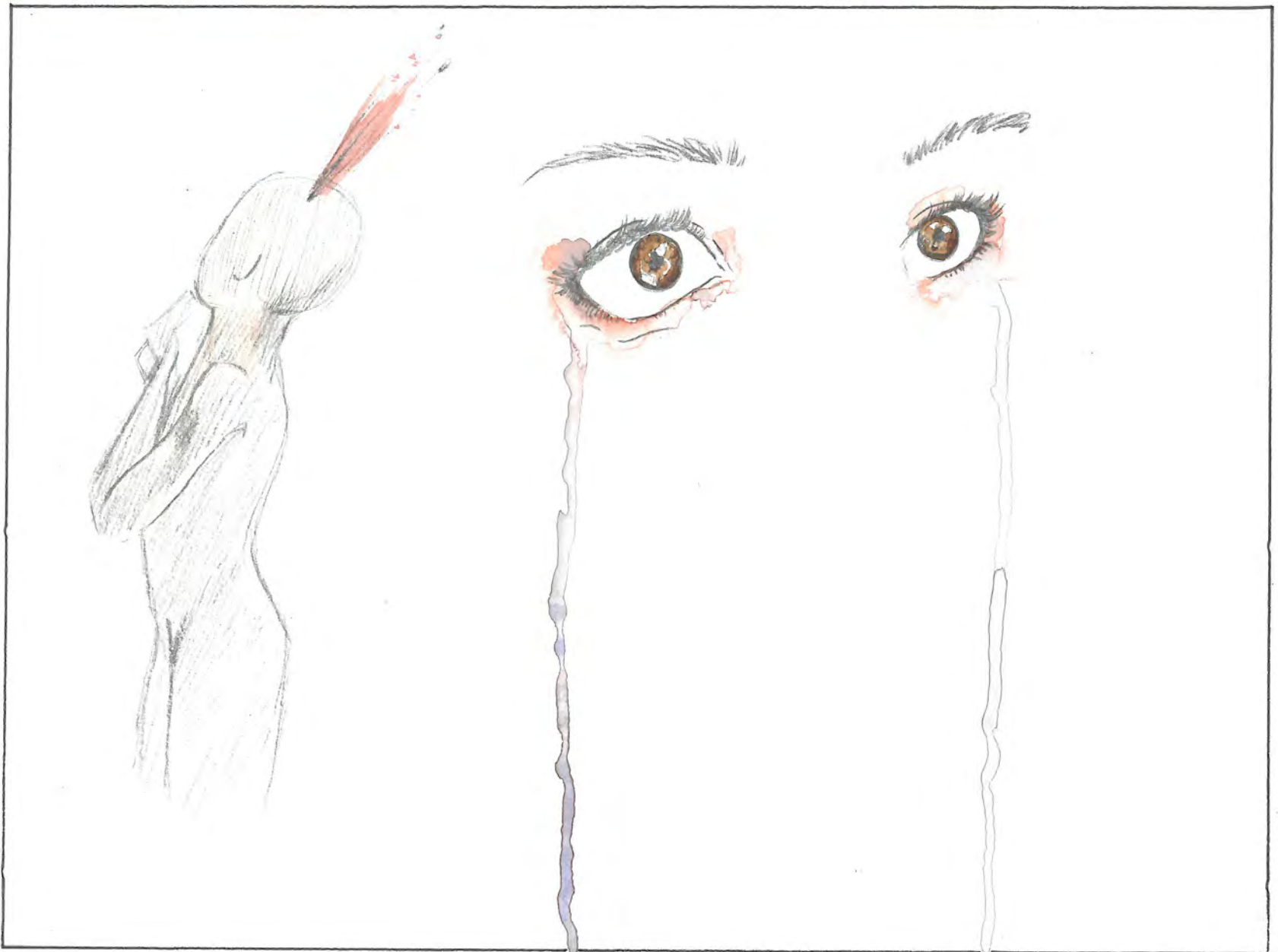
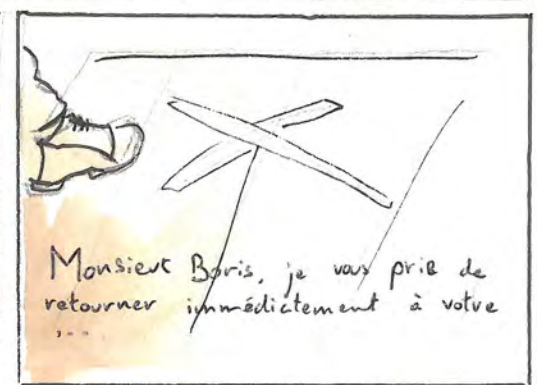
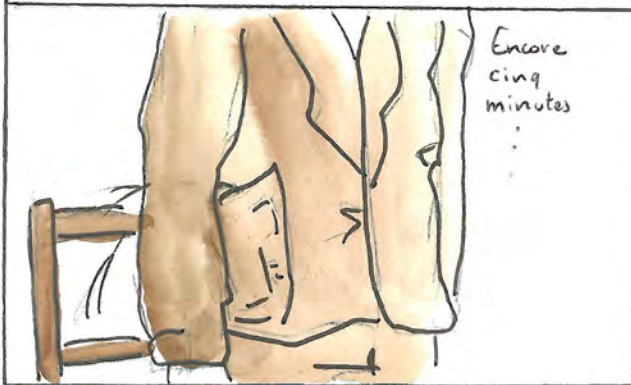
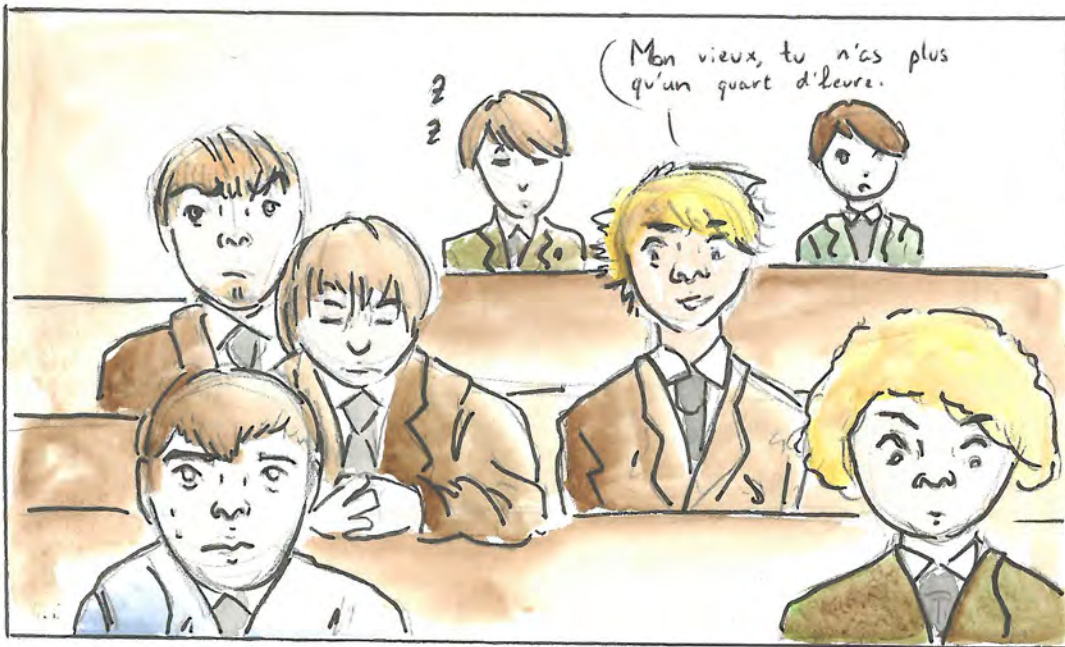


La Bastide, 29 mars 1925: Assez bien travaillé depuis près d'un mois. D'abord procéder à l'inventaire. On fera les comptes plus tard. Il n'est pas bon de mêler. Puis, mon livre achevé, je tire la barre; et laisse au lecteur le soin de l'opération; addition, soustraction, peu importe; j'estime que ce n'est pas à moi de le faire. Tant pis pour les lecteurs paresseux; j'en veux d'autres. Inquiéter, tel est mon rôle. Le public préfère toujours qu'on le rassure. Il en est donc c'est le métier. Il n'en est que trop.

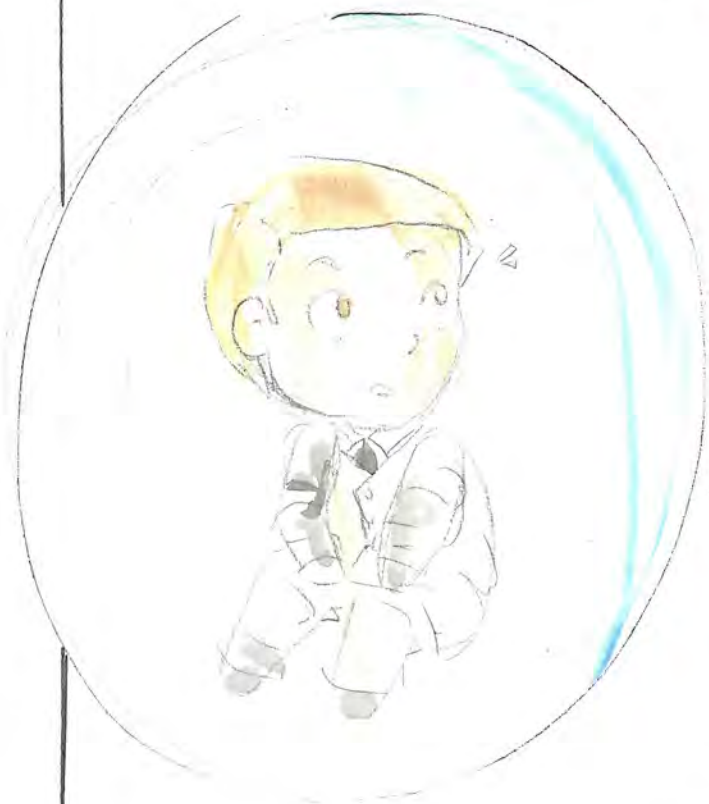


Cuverville, mai 1925: Je crains la disproportion entre la première et la deuxième partie. Pourtant, ce matin, j'en viens à considérer l'avantage qu'il y aurait à diviser le livre en trois parties. La première (Paris) s'arrêtant au chapitre XVI. La seconde comprenant les huit chapitres de Saas-Fée. Ce qui ferait l'emporter en importance la troisième.





J'apprends par Olivier que Bernard est retourné
chez son père ; et, ma foi, c'est ce qu'il avait
de mieux à faire. En apprenant par
le petit Caloub, fortuitement
rencontré, que le vieux juge
n'allait pas bien,
Bernard n'a plus
écouté que son
cœur.



Nous devons nous revoir demain soir,
car Profitendieu m'a invité à dîner avec
Molinier, Pauline et les deux enfants.

Je suis bien curieux de connaître Calab...

Hier, 8 juin, achevé *Les Faux-Monnayeurs*.

Martin du Gard me communique cette citation de Thibaudet:

"Il est rare qu'un auteur qui s'expose dans un roman, fasse de lui un individu ressemblant, je veux dire vivant... Le romancier authentique crée ses personnages avec les directions infinies de sa vie possible; le romancier factice les crée avec la ligne unique de sa vie réelle. Le génie du roman fait vivre le possible; il ne fait pas revivre le réel."

Et cela me paraît si vrai que je songe à épingler ces phrases, en guise de préface, en tête des *Faux-Monnayeurs*, à côté de celle-ci que Vauvenargues écrivit en songeant certainement à Henri Massis:

"Ceux qui ne sortent pas d'eux même sont une pièce."

Mais, tout considéré, mieux vaut laisser le lecteur penser ce qu'il veut - fut-ce contre moi.



فيلم ...



André Gide

Les faux-monnayeurs

-Qu'un jeune garçon apprenne qu'il n'est pas le fils de son père, qu'il décide de ne pas se présenter à ses examens et de partir au hasard de certaines rencontres: jusque-là, rien de très commun. Mais qu'il croise la route tordue de faussaires en tout genre, d'enfants qui trafiquent de la fausse monnaie ou de tricheurs de sentiments, et l'histoire se transforme en une folle épopée où les différents fils se mêlent et s'emmêlent pour mieux finir par démêler tous les mensonges.

Prix Nobel 1947

